Les amours et la vie de Cartouche

A Paris

[18--]

Reel: 73 Title: 2

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00073.02

Control
Number: ABO-1267
OCLC Number : 04401351
Call Number : W 381.54T C249a
Title : Les amours et la vie de Cartouche, ou, Aventures singulières et galantes de cet homme.
Imprint : Paris : Ve. Demoraine et Boucquin, libraires, [18--]
Format : 107, [1] p. ; 15 cm.
Subject : Cartouche, Louis Dominique, 1693-1721.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12-16-94
Camera Operator: CG



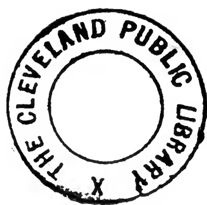
Généreux inconnu, séparez la vie de la mort....

LES AMOURS
ET LA VIE
DE CARTOUCHE,
OU
AVENTURES SINGULIÈRES
ET GALANTES
DE CET HOMME.

Audaces fortuna juvat.

PARIS,

Ve. DEMORAINE ET BOUCQUIN,
Libraires, succrs de TIGER, rue du Petit-Pont, n. 18,
AU PILIER LITTÉRAIRE.



LES AMOURS

ET LA VIE

DE CARTOUCHE,

OU

Aventures singulières et galantes de cet Homme fameux, d'après un manuscrit trouvé dans un des cabanons de Bicêtre, après la mort du nommé DUCHATELET, son complice et son délateur.

Je suis né en 1693, avec trop peu de fortune pour n'en pas désirer davantage. Mon père était un galant homme, qui fit du bruit dans le monde; il était tonnelier. Son assommante probité fut toujours en contradiction avec mes désirs; il voulait me procurer un état honnête; mais entendant peu cette phrase qui n'est pas très lucide, je ne m'occupai dès mes plus jeunes années que de marcher à la fortune par le chemin le plus court. Le prudent auteur de mes jours crut ne pouvoir mieux agir qu'en demi-

bourgeois, et résolut, avec sa chaste moitié, de me faire apprendre le latin; je fus mis aux Jésuites : je me distinguai; mais, persuadé que quand j'aurais volé le pesant savoir de mes régens je ne serais qu'un gueux, j'aimai mieux les voler eux-mêmes et mes camarades, pour devenir riche.

Mon père me donnait deux écus par mois pour mes plaisirs, livres classiques, papier, etc. J'empruntais, je ne rendais rien, et je trouvais moyen, faisant des visites dans les chambres particulières, d'escamoter du papier et des plumes à mes co-écoliers, en sorte que mon pécule restait entier. Quand, par hasard, des négligens laissaient sur une table, ou ailleurs, quelque monnaie, comme elle était marquée au coin du prince et non de son possesseur, je me l'appropriais ; le tout, comme je l'ai dit quand j'ai commencé à devenir grivois, pour les relever du péché de paresse.

J'allais de tems en tems chez mon père. J'avais gagné la confiance du principal; il me recevait souvent chez lui. J'aperçus un matin, sur son bureau, plusieurs louis qui me parurent de bonne compagnie. Je proposai au révérend père de lui montrer des vers que j'avais faits sur

une matière donnée à cinq ou six autres écoliers. Il y consentit : je fus les chercher, et j'amenai les petits auteurs qui avaient travaillé comme moi. Chacun lit son opuscule ; je triomphe, je suis couronné. Pendant que le juge passe dans son cabinet pour y prendre un livre, qui devait devenir la palme du génie, tout en folâtrant avec mes camarades, j'enlève dix louis qui ne font pas la moindre résistance. L'heure du réfectoire sonne, nous sortons tous, et nous voilà dispersés. Après le dîner, le principal s'aperçoit de l'évasion de ses amis jaunes : il ne veut point d'éclat ; mais il veut, s'il le peut, faire rentrer les déserteurs ; il nous sonne, il nous interroge avec douceur, puis avec sévérité. Mes émules en poésie affirment, avec ingénuité, qu'ils ignorent le fait ; je suis aussi effrayé qu'eux du soupçon, car le lecteur doit apprendre ici, une fois pour toutes, que j'ai reçu de la nature une physionomie imperturbable, et l'*inigiste* resta volé sans savoir quel parti prendre. Fouiller dans les chambres de ces messieurs n'était pas faisable ; il y en avait trois de la première distinction ; ils se seraient plaints de l'insulte. Inspecter dans la mienne était facile ; mais j'avais déjà ca-

ché mon trésor dans un vieux soulier de mon préfet, chez qui j'entrais quatre fois par jour. Tout fut oublié ; mais je me souviens de ce heureux début ; c'est le premier escamotage marquant que je me suis permis ; son succès a décidé de ma vie.

J'étais bien avec le marquis de***, nous étions en troisième ensemble ; je lui faisais presque tous ses devoirs, et lui méritais des éloges : son imbécille précepteur ne s'apercevait pas de la tricherie, et s'applaudissait des succès de son élève. Le jeune seigneur me donnait la plus grande liberté chez lui, et je me proposais d'en faire usage, quand l'occasion s'en présenta : il faut la saisir aux cheveux : jamais mortel ne connut mieux que moi la puissance de l'à-propos. Le marquis reçut pour son bouquet cent écus de son père, et me les montra. Soudain je sentis un désir de concupiscence, je trouvai que cette somme était inutile à qui n'avait besoin de rien, et s'unirait à merveille aux dix louis du respectable principal. Il fallut chercher le moment, il ne se présentait pas ; je le fis naître : je prétextai, étant en classe, avoir besoin d'en sortir ; j'en eus la permission; et courus à la chambre de mon

camarade d'études, que je sus facilement ouvrir.

J'avais vu mettre le petit sac dans une armoire. Un rossignol que j'avais dérobé au serrurier de la maison, l'ouvrit aisément. A peine étais-je possesseur des métaux, que j'entends du bruit : ce maudit instituteur, jeune abbé pour la forme, et qui était allé chez sa faiseuse de rabats, qu'il n'avait pas trouvée, sans doute, revenait sans que je l'eusse calculé. Désespéré de ne pouvoir m'échapper, je ne vis d'autres moyens de me cacher que de monter sur l'armoire, qui était antique, et avait une corniche qui me couvrait à merveille. Deux chaises mises promptement l'une sur l'autre me servirent d'échelle; j'en renversai une après, et l'on crut qu'un chien qui était dans la chambre l'avait fait tomber. La classe finie, le marquis revint avec d'autres écoliers et notre régent : on s'entretenait de mon éclipse. Après dîner ce fut pis encore, on avait fermé la porte à double tour; on ne savait où je pouvais être; le portier soutenait que je n'étais pas sorti. L'heure de la colation arrivée, le marquis, se croyant de l'argent frais, voulut régaler ses amis, et fut à son sac pour ordonner un goûter;

mais quelle surprise de trouver qu'un corps privé de mouvement s'était envolé, contre toutes les lois de la physique. Grande rumeur sur l'événement; le principal vient reconnaître les objets. Le souvenir de ses dix louis escamotés était encore trop nouveau pour ne pas se le rappeler. On m'accuse; je n'ai garde de me défendre, et j'entends machiner contre moi. Accablé de lassitude, n'osant respirer qu'à demi, dans une position très raccourcie, mourrant de faim, et plus encore de ne pouvoir céder aux besoins de la nature qu'il fallait maîtriser, je vécus deux jours complets sur cette désolante armoire.

Après cinquante heures de tourmens, de douleurs et de privations, je me trouvai seul; car, par une fatalité singulière, la chambre avait toujours été habitée ou exactement fermée; il était tems, je ne pouvais plus exister; je pris un des habits de l'abbé, je fis du mien un paquet que je cachai sous le manteau, et je sortis avec les externes, dont plusieurs avaient le petit collet. Je me sauvai aussi vîte que mes forces me le permirent, et je fus derrière les murs de l'Observatoire faire une seconde toilette; je repris mes vêtemens et vendis

la dépouille de l'abbé au premier marchand d'habits que je rencontrai. Je me présentai chez mon père, à qui je dis que je ne pouvais plus rester aux Jésuites, parce que la jalousie de mes camarades employait tout pour me faire renvoyer. Il n'en crut rien; et bientôt instruit des soupçons qu'on avait sur mon compte, il me cassa quelques douves sur les épaules, et m'enferma dans un cachot de sa façon, un vaste cuvier renversé et chargé de pierres.

Il n'était pas aisé de se sauver de ce quatre de chiffre; mais Cartouche ne manqua jamais de ressources. J'eus avec moi un soliloque admirable : « Courage,
» mon ami! il faut sortir d'ici ou renon-
» cer aux aventures. Après avoir apaisé
» la colère paternelle, tu n'auras que le
» choix d'un métier pénible; tu as un
» couteau dans ta poche, c'en est assez
» pour réussir : *Labor improbus omnia*
» *vincit.* » Aussitôt dit, aussitôt fait : je travaille, et parviens à faire un trou de huit pouces du côté du mur auquel le cuvier était adossé; j'alonge le bras, et j'attrape une vieille barre de fer que j'attire à moi. D'un autre côté, dans cette cour étaient quelques pierres; j'en approche une, et quand elle est près de

mon ouverture, je me sers de la barre comme d'un levier, et soulève mon énorme calotte. Ce n'était pas assez, et je ne pouvais me glisser encore; une seconde pierre plus épaisse, et un effort mieux combiné me firent un passage, et Louis-Dominique Cartouche dit adieu à ses *pénates*, à son très honoré papa, et à sa grondeuse maman.

Arrivé à Poissi, fatigué à l'excès, ayant plutôt couru que marché, après un assez bon souper, je m'endormis, comme un heureux du siècle, près de mon idole.

Le lendemain, je poursuivais ma route, lorsqu'entre Mantes et Vernon, je rencontrai, auprès d'un taillis, une vingtaine d'hommes et de femmes dont la figure et le costume m'étaient étrangers. J'allais passer mon chemin, quand le plus apparent d'entre eux, quoique d'assez mauvaise mine, me dit: « Jeune » homme, vous me paraissez fatigué; » vous devriez vous reposer avec nous » sur ce gazon; vous allez peut-être à » Rouen, nous aussi: on parle de vo- » leurs, nous n'avons rien à perdre, » nous ferons route ensemble, si vous » le voulez, et nous serons votre es- » corte. » La crainte de me trouver

seul, n'ayant qu'un couteau de chasse pour armes, me fit accepter la partie. Je m'assis, je mangeai d'un morceau de salé excellent, je bus quelques coups d'un vin qui n'était pas mauvais, et dont on n'était pas avare. Ma curiosité fut prévenue; j'allais demander quel était leur état, je les croyais un détachement qui passait dans nos colonies; lorsque celui qui m'avait déjà adressé la parole me dit qu'ils étaient ce que le vulgaire appelle des *Bohémiens*; qu'ils avaient tout, ne possédant rien; que l'industrie, le savoir-faire, la brocante et le maquignonnage, unis aux talens de leurs femmes, qui disaient la bonne aventure, fournissaient à leurs besoins Il ajouta que j'avais l'air d'un échappé de chez ses parens, et que si je voulais être des leurs, je serais admis. Je le remerciai, disant que j'avais une destination fixée, sans quoi j'accepterais. Je fis alors une école: je voulus donner un écu pour aller au village près duquel nous étions, afin d'y chercher du vin. Les drôles soupçonnèrent que cet écu n'était pas seul; cependant il l'était dans ma poche; car j'avais eu la précaution de cacher ma bourse dans un pain que mon carnier renfermait. Tous les arts ont un apprentissage,

et je devais, malgré mon astuce, le faire avec ces coquins; mais ils ne se doutaient pas qu'ils me passaient maître, car on ne m'a plus trompé.

Le vin arrivé, il fallut l'essayer. Pour le trouver meilleur, on mit à côté de moi une jeune fille de quatorze ans, jolie, quoique basanée. Mon tempérament était déjà de feu. Je m'enivrai de plaisir, et ne tardai pas à l'être de vin, car ma gentille fillette buvait sec, et je lui faisais raison : je soupçonne de plus qu'on mit dans la bouteille un narcotique auquel je ne pus résister. Je succombai d'autant plus volontiers, que presque tous feignirent de dormir pour laisser passer la chaleur, je le fis de bonne foi. A mon réveil, je ne trouvai plus personne : j'avais dormi trois heures. Ils s'étaient jetés dans des routes détournées : d'ailleurs, que pouvait un jeune homme, voleur novice, contre une troupe d'anciens professeurs? Je me vis alors réduit à ce qui me restait de l'écu changé pour du vin, en arrivant à Rouen, brûlant d'envie de rencontrer des voleurs pour les voler, et faire le diable.

Mon oncle me reçut bien; il voulut, à toute force, me réconcilier avec mon père, qui avait des égards pour lui : je le

priai de n'en rien faire ; ne pouvant m'y opposer, je résolus de l'en punir. Il avait une fille d'une tournure très agréable, portant des yeux aussi fripons que moi, c'est tout dire. Le besoin d'aimer, égal chez tous deux, nous fit bientôt expliquer ; mais ma petite cousine avait des principes, et voulait s'amuser d'un amant comme elle faisait de son serin. Si je lui avais demandé des complaisances marquées, elle se serait révoltée, il n'était pas possible d'exiger des faveurs sous promesse d'une union religieuse ; nous étions cousins-germains, et elle savait que nous n'étions pas assez riches pour acheter le droit de nous moquer des décrétales. J'avais cependant résolu de l'avoir, et je ne trouvai rien de mieux que de s'arranger en famille. Malgré la vivacité de mes conceptions, j'étais neuf, parce qu'on l'est toujours quand on n'a que la théorie. J'avais besoin d'une leçon de physique expérimentale, pour démontrer victorieusement à Rosalie, c'était le nom de la cousine, mes propositions, et lui pousser, *ad mulierem*, un argument en régle. Le hasard me fournit ce que je cherchais.

Me promenant un soir sur le pont, je fus salué d'un air de prétention par une

jolie pécheresse. — Bon soir, mon jeune ami, me dit-elle. — Excellente soirée à l'aimable enfant, répondis-je. — Vous êtes étranger, car je ne vous connais pas. — Un Français ne l'est point dans le royaume, vous voulez dire que je ne suis pas Normand. — C'est cela; mais, qui que vous soyez, voulez-vous venir chez moi? — Très volontiers; et nous voilà en route. Nous n'allâmes pas loin; la petite porte d'une petite maison se présenta: un escalier obscur et sinueux, où je fus conduit par la main, me fit arriver à une chambre assez propre, où je trouvai une seconde nymphe aussi maniérée; c'était la sœur de ma conductrice. La connaissance fut bientôt faite; l'assortiment était de mon goût: l'une était brune, l'autre blonde, et toutes deux affligées de dix-sept à dix-huit ans. J'offris de manger une poularde, je fus pris au mot; en une demi-heure nous eûmes un petit soupé bourgeois, et m'étant mis à mon aise au milieu des sœurs, malgré les désirs qui me dévoraient, je devorai. Les agaceries des fillettes, près de qui je ne voulais pas paraître novice, m'apprirent tout ce qui était nécessaire. Je ne voulais pas faire de jalouse, j'imaginai de tirer au sort, mais je crus de-

voir la première politesse à celle qui m'avait amené, aussi ce fut celle que je choisis.

Mon oncle m'avait donné quelqu'argent, je le répandis sur la toilette des sœurs, qui m'engagèrent beaucoup à les venir revoir, et à être moins généreux : je l'avais été à l'excès, parce que je savais que le pavé de Rouen me rendrait ce que j'y laissais, et que les femmes, même les plus désintéressées, redoublent de talens pour qui les paie bien.

Je revis ma cousine, qui me fit des reproches sur mon absence; je lui dis que j'avais trouvé un gentilhomme breton avec qui j'avais étudié, qui m'avait engagé à souper avec lui; et que la partie nous ayant menés un peu loin, je n'avais pas voulu risquer d'éveiller personne chez elle; que j'avais couché à son auberge, et ne l'avais quitté qu'au moment de son départ. Rosalie me trouva un air de gaîté qu'elle ne m'avait pas encore vu; elle partagea ce sentiment; nous fîmes quelques folies; j'étais plus entreprenant que la veille, je la trouvais moins austère, tant il est vrai qu'on prendra toujours les femmes en les faisant rire. Rosalie voulant réprimer une de mes attaques, me dit : Cousin, si tu

n'es pas sage, je ne t'apprendrai pas quelque chose. — Quoi, quoi? dis vîte, je ferai tout ce que tu voudras, surtout si tu disais ces deux seuls petits mots : je t'aime. — Pas davantage? — Mais si cela est vrai, pourquoi t'en défendre? Je veux..... — Et moi je ne veux pas dire autre chose, si ce n'est que mon père va demain matin à Elbeuf, et que je reste seule; vois si tu veux me tenir compagnie, ou j'irai passer la journée chez ma marraine. — L'excellente nouvelle que tu me donnes! je ne te quitterai pas une minute! Nous entendîmes alors mon oncle, qui m'apprit son voyage, et me dit que, me regardant comme son fils, il me confiait sa fille, que je devais traiter en sœur. Je promis qu'elle n'aurait pas lieu de se plaindre de moi : le bon homme partit.

Pour être plus sûr qu'il ne restât pas en ville, je le conduisis hors des portes et le perdis de vue; je revins alors à toutes jambes. Rosalie, qui s'était levée de grand matin, me voyant accompagner son père, crut que je ferais une promenade, et que je ne reviendrais que pour dîner : elle s'était recouchée, ne se doutant pas du déjeûner qui l'attendait.

Instruit par une vieille servante, qui

composait tout le domestique, du sommeil de la belle, j'éloignai ce témoin importun, en lui donnant une commission à l'extrémité de la ville. Ma duègne partie, je ferme la porte, je monte chez Rosalie, que je trouvai endormie, et peut-être occupée d'un rêve agréable. Le tête-à-tête était trop heureux pour s'amuser à la bagatelle : l'embrasser, la soumettre à mes lois, fut l'ouvrage d'un moment. Elle s'éveille et me repousse ; elle me gronde, gémit, pleure ; j'empêche tout cela en lui fermant la bouche par des baisers qu'elle n'avait jamais essayés. S'arrêter en si belle route eût été d'un sot : sans écouter ses plaintes, qui n'étaient plus que des soupirs, je passai au second acte, et ma petite normande, loin de vouloir m'étrangler, me serrait dans ses bras arrondis.

Quand je lui eus fait l'honneur de l'unir à la branche aînée de la famille, car son père était le cadet du mien, nous nous regardâmes en souriant. — Avoue, Rosalie, que tu ne m'en veut plus tant ! — Oh ! je m'en souviendrai toute ma vie. — Souvenir n'est pas en vouloir, je n'oublierai pas non plus ta gentillesse, tes bonnes façons, et le plaisir indicible dont tu m'as comblé.—

Ah ça, mon cher Louis, il faudra être bien sur nos gardes, et que tu travailles promptement pour notre mariage. — Sans doute; mais cela ne peut se traiter qu'à mon retour de Paris, lorsque je serai réuni à mon père, qui sera trop satisfait de me voir ton époux, parce qu'il n'est pas possible d'être léger avec une femme comme toi. Mes phrases adulatrices me valurent un baiser charmant. Ce baiser, aussi rapide que le dragon volant d'un feu d'artifice, porta l'incendie, et je recompensai la jolie diseuse par une troisième leçon. Etant convenus de nos faits, et craignant que l'antique Isabeau ne revînt, je fus ouvrir la porte de la rue, et nous prenions du café lorsqu'elle rentra.

Ne connaissant personne à Rouen, je vivais dans les jeux de paume et les billards, espérant y faire un coup de main. Assez instruit pour savoir parier avec avantage, je gagnai quelques écus. Je m'attachai à un Anglais qui jouait gros jeu, et qui avait des bijoux pour lui et pour moi. Il se lavait toujours les mains après sa dernière partie, et mettait alors dans sa bouche un beau diamant qu'il portait au doigt. J'avais remarqué plusieurs fois cette manœuvre.

J'attendis un jour où la galerie était complète. On l'entourait, parce qu'il était intéressant; je saisis la minute où il s'essuyait les mains pour dire une plaisanterie qui le fit éclater de rire malgré lui : la bague échappa sur sa serviette, et fit un bond que je suivis avec adresse; je la saisis à deux pieds de terre, mais il crut, comme tout le monde, qu'elle était tombée, parce que je lâchai en même tems un petit caillou que j'avais dans la main gauche, dont le bruit fut pris pour celui de la bague. Dix officieux s'empressèrent de la trouver, et se courber pour mieux voir; j'affectai de m'éloigner un peu et de chercher plus loin. On ne trouva rien, et les plus ardens à la recherche ne réussirent qu'à se faire soupçonner, d'autant plus qu'il y avait parmi eux trois ou quatre individus suspects. Mon Anglais, homme riche, se contenta de dire qu'il valait mieux la lui demander que de la prendre. Il sortit, je le suivis; nous raisonnâmes de l'aventure, et je lui fis sentir que j'avais des soupçons sur certaines figures que je lui désignai, et qu'il avoua être de mauvaise augure. Il me remercia du conseil que je lui donnai de ne plus retourner dans ce billard; nous convînmes

d'aller dans un autre ; mais ce que j'avais prévu arriva ; les joueurs l'y suivirent, ainsi que leurs amis. Quelques jours se passèrent sans que l'Anglais eût lieu de se plaindre. Il avait oublié sa perte, lorsque sur la fin d'une poule de valeur, il eut un coup difficile ; sa bille étant au milieu du tapis, il fut obligé de s'alonger, et sa montre le gênant, il la mit dans une blouse. Depuis une demi heure il faisait un orage affreux, mais on n'y pensait pas. Au moment du coup critique, le tonnerre tomba avec un fracas épouvantable dans la salle voisine. Joueurs et spectateurs sont saisis d'effroi, et s'avancent pour voir le dégât. L'Anglais observe aussi, et j'escamotte sa montre, à laquelle il ne pense même que quelque tems après. La partie ayant été déclarée nulle par le dérangement imprévu des billes, plus de la moitié de la société était sortie. Je restai ferme, et je fis des commentaires sur le malheur de cet étranger, à qui on faisait payer si cher ses distractions ; ce fut alors qu'il me dit tout bas : vous aviez bien raison, Monsieur, de m'assurer qu'il y avait ici mauvaise compagnie.

Après ce coup je quittai Rouen, et je revins à Paris.

Mon père me fit un fort mince accueil; il me proposa différens emplois, pour me fixer et gagner quelque chose: je promis d'y réfléchir, mais ayant vendu mon diamant à un juif hollandais, à l'instant même où il partait pour Amsterdam, je vendis de même la montre, que j'avais un peu déguisée, et je me trouvai assez d'argent pour essayer de le décupler. Le moment n'était pas encore arrivé.

Après le talent de voler, je ne voyais pas de métier plus sûr que celui de jouer; mais j'étais peu instruit; ce que je savais venait de tête; il y a des démonstrations savantes qu'un professeur seul peut faire sentir par l'exemple. Un de mes amis, à qui je m'ouvris, me procura deux maîtres excellens. L'un était Piémontais, et m'apprit à mêler les cartes de toutes les manières possibles, à monter les coups, à faire des pontes invisibles, à escamoter une, deux ou trois cartes, le jeu même entier, quand il le fallait, et lui en substituer un préparé, etc. L'autre était Avignonais; il me montra la manière d'ouvrir les papiers qui enveloppent les jeux, et

de les marquer ou piper; celle de faire sauter la coupe, et de filer, de façon à tromper les plus habiles; il m'enseigna la vraie combinaison des séquences; enfin, en deux mois de travail, je fus un grec supérieur : aussi, dès que je me répandis dans les académies de jeu, j'en sus de reste, et quand je pus trouver des étrangers ou des citoyens riches et honnêtes, que nous appelons des *pigeonneaux*, ils étaient plumés jusqu'au vif.

Le hasard me fit connaître une petite lingère de la rue de la Ferronnerie, charmante enfant, qui n'aimait que les hommes, la bonne chère et les autres plaisirs. Nous nous convînmes : comme elle n'était pas cérémonieuse, et que j'étais pressé, je lui donnai quinze louis, et le marché fut consommé. Cet argent dura à peu près le tems de le compter : le lendemain Camille n'avait pas le sou, parce qu'elle avait tout employé en parures. Elle s'excusa sur ce qu'elle n'avait pu s'en dispenser, pour m'en faire honneur, mais qu'elle ne prétendait pas m'en demander de longtems. Je jouai le *Turcaret*, et lui dis que c'était bagatelle; je remplaçai ces louis par leurs égaux. Cette friponne était divine, et d'une

invention qui valait la mienne pour assortir une partie de plaisir, nous en faisions tous les jours de nouvelles; on ne voyait que nous aux bois de Boulogne et de Vincennes, aux spectacles, aux promenades. Le produit de mon voyage en Normandie avait disparu; il fallait soutenir la gageure ou quitter la petite : j'eus recours à mon talent.

J'avais aperçu au Palais-Royal un financier à taille corpulente, qui avait la mauvaise habitude pour lui, très bonne pour moi, de mettre une énorme tabatière d'or dans la poche de son habit; je ne le perdis pas de vue. Il fut à l'Opéra : montant l'escalier, m'ayant pour page, deux élégantes se présentèrent avec toute la folie qui convenait à des femmes connues. On se rangea pour les voir et leur dire des plaisanteries. Mon Plutus, les yeux fixés sur elles, et serré par un petit-maître, s'appuya sur moi; dans le moment je glissai la main, et la boîte fut enlevée.

Mon père, qui me voyait rarement, s'informa de ma conduite; il en fut révolté, et obtint un ordre pour me mettre à St-Lazare. Il connaissait ma force et mon astuce : il ne voulut ni d'éclat, ni de dépense pour me faire arrêter : il

préféra la ruse ; mais il se jouait à son maître, et l'Italien a raison de dire : *Duro con duro non è buno de far muro.*

Il commença par me traiter avec douceur ; il me laissa plus de liberté ; il me fit quelques reproches, et finit par me dire qu'il fallait qu'un jeune homme s'amusât selon sa condition, et apprît à se borner ; qu'il savait que je faisais des dettes, qu'il ne les paierai pas, et qu'il aimait mieux, quand il le pourrait, augmenter mes menus plaisirs ; phrase qu'il termina par le cadeau d'un louis, mais je n'avais pas oublié le *timeo Danaos, et dona ferentes.*

Il me dit quelques jours après qu'un ami lui avait procuré une bonne pratique, cinq cents tonneaux à faire pour les Lazaristes, qu'il allait prendre un fiacre pour consommer le marché, et que si je voulais venir avec lui, cela me servirai de promenade : j'acceptai.

Arrivé à la porte, il me promit de n'être pas longtems : il me fit cependant attendre ; et, croyant lire sur la physionomie d'un portier qui me regardait un peu trop, j'ôtai vîte mon habit. J'avais veste et culotte blanche ; je pris un bonnet de coton qui m'avait servi la nuit dernière chez la petite, je fis un

tablier d'un mouchoir blanc, je mis mon couteau en travers de ma ceinture; j'ouvris la portière, et me sauvai en garçon de cuisine; et mon père, camus de l'aventure, ne m'a plus vu chez lui.

Il fallait vivre parmi les joueurs de profession : il y en avait quelques-uns, qui, en attendant la partie du soir, filoutaient le jour, dégarnissaient des boutiques, détachaient des montres, etc. Je m'étais formé une petite troupe qu'on peut n'appeler qu'une escouade, à la tête de laquelle je mis, en mon absence, le fameux Durand, qui a été un de mes meilleurs officiers quand j'ai formé un corps nombreux. Quelques coups assez hardis m'avaient déjà fait une sorte de réputation : la renommée commençait à parler de Cartouche. Pour mieux tromper l'ennemi je me fis espion de police, et je gagnai la confiance de M. d'Argenson. Ce magistrat se plaignait à moi-même de mes expéditions nocturnes. J'avais vingt hommes alors; je lui promettais de suivre le drôle et de lui en rendre bon compte. J'étais bien payé, et ce qui valait le mieux, c'est que je détournais l'attention du guet et des mouchards, car je les faisais courir dans

les quartiers où je ne voulais pas travailler cette nuit-là.

Passant un jour sur le Pont-Neuf, je rencontrai mon frère, de qui je n'ai point parlé : il n'en valait pas la peine alors, mais il devint un joli sujet en peu de tems. Que fais-tu, nigaud, chez ton père, lui dis-je ? tu ne seras jamais qu'un sot si tu y restes. Hélas ! me répondit-il, je n'ai pas étudié comme vous ; il faut bien que je sois tonnelier ; vous êtes heureux, vous voilà doré, on vous prendrait pour un mylord. — Tu seras aussi riche que moi si tu le veux : te sens-tu du courage ? m'obéiras-tu pour ton bien ? Il me jura de ne me quitter jamais. Eh bien, poursuivis-je, je connaîtrai si l'on peut faire quelque chose de toi. Mais on n'exécute rien avec rien ; je ne suis pas en fonds, d'ailleurs c'est pour toi que tu travailleras ; retourne à la maison, tâche de prendre au père le plus que tu pourras de sa vaisselle, et viens me joindre ce soir à huit heures sous le guichet de la rue Fromenteau. Le jeune garçon me promit de faire ce qu'il pourrait. Il partit, fut dresser ses batteries, et réussit assez pour m'apporter les douze couverts

d'argent du papa, trois grands gobelets et une tabatière de même métal. Je fondis toutes ces drogues, je donnai la moitié de la valeur au petit, qui n'avait que treize ans, et qui, dans le cours de cette histoire, sera connu sous le nom du chevalier Cartouche. Après ce coup d'essai, je lui appris quel était notre genre de vie, qu'il devait partager; je le présentai à tous mes compagnons; je vis que l'adolescent brûlait de se distinguer. Je ralentis son zèle, et voulus qu'il fût simple spectateur, jusqu'à ce qu'il eût acquis le talent nécessaire pour travailler sans risques.

Le lecteur n'entend pas toute la force de ce mot travailler : c'est pouvoir dérober à un être quelconque tout ce qu'il a sur lui exactement, jusque aux boucles de souliers et de col, boutons de manche, etc., sans qu'il s'en doute, et cela d'une façon si légère, qu'il ne sente pas le moindre attouchement, ni qu'aucune partie voisine ne se trouve dérangée après le vol parfait. Comment parvenir à cette dextérité? Le voici : Nous avons deux mannequins, l'un habillé en femme, l'autre en homme; tous deux avec des vêtemens justes et serrés :

leurs poches sont remplies de mouchoirs, portefeuilles, bijoux; ils ont des montres aux goussets, ou à la ceinture, une épée, des boucles bien attachées. A chaque pli des membres factices du mannequin, qu'on pose dans toutes les situations connues pour varier les leçons, il y a de petites sonnettes cousues et très mobiles; le moindre contact les ébranle : chaque mannequin en a cinquante ou soixante. Il faut que l'élève, commençant par le plus facile et finissant par ce qui l'est le moins, vole tout ce qui est de bonne prise, sans qu'aucune sonnette se fasse entendre. Nous avons de l'indulgence en raison de la sagacité de l'apprentif; mais lorsque nous remarquons de la négligence, vingt coups de nerf de bœuf et une diète austère ramènent son attention. Quand l'écolier est parvenu au point de dévaliser les mannequins dans tous les cas, alors nous lui permettons de travailler pour son compte, sauf ce qu'il doit rapporter à la masse. Nous éprouvons la bravoure en mettant les jeunes gens aux attaques les plus dangereuses, en leur faisant commencer, et en les chargeant d'assurer la retraite : ces

épreuves subies, je recevais dans ma compagnie le sujet, et lui donnais un grade supérieur pour récompense, lorsqu'il avait fait des actions méritantes.

Je jouissais : j'avais de l'argent, des femmes, une table, et cela ne me coûtait que quelques inquiétudes, car je me méfiais toujours de ceux qui paraissaient m'être le plus attachés : j'étais à peu près heureux ; je me servais du chevalier avec avantage : sa jeunesse, sa petite taille, sa jolie figure lui valaient des aventures que je n'aurais pu mettre à fin moi-même. Je lui avais donné un faux précepteur, qui, s'étant costumé en galant abbé, menait partout le jeune homme ; il avait de l'esprit, et dirigeait les plans que mon frère exécutait. Ce coquin avait été clerc de procureur, il avait fait ses études ; son système favori était l'égalité des hommes et des fortunes.

Un jour le chevalier et lui étaient dans une loge à l'Opéra, vêtus tous deux avec goût. Deux dames chargées de diamans s'y étaient placées avant eux. Les dames trouvèrent le chevalier d'une aimable figure : ce fut bien mieux quand elles l'eurent entendu. Il était plaisant.

On lui donna des pastilles prises dans des bonbonnières superbes ; on fit des nœuds avec des navettes précieuses ; on consulta des montres garnies de brillans ; c'étaient, pour ces messieurs, deux mannequins excellens. L'abbé, pour ne pas gêner, voulut être sur le second banc. Pendant le spectacle, il ouvrit avec des ciseaux les sacs à ouvrage, en tira les navettes ; un peu avant que la toile tombât, il prit les tabatières dans les poches. Le chevalier était placé entre les dames, mais éclairé par trop de lumières, il n'avait pu opérer encore : il attendait la sortie de la salle. Le moment arrive : donnant la main à une des femmes, et la lui baisant avec expression, il en détacha un beau diamant. Il pleuvait, l'abbé voulait prendre congé, mais on offrit de les reconduire. Le chevalier dit qu'il était à pied, parce qu'il ne demeurait qu'à deux cents pas, rue de Richelieu : les dames insistèrent, elles furent obéies. L'abbé nomma au cocher un hôtel qui perçait sur le jardin du Palais-Royal. Pendant le trajet le chevalier fut pétillant, et dit des folies qui le firent trouver charmant. Près d'arriver, il de-

manda la permission d'embrasser des dames si bienfaisantes ; elle lui fut accordée ; et pendant qu'il les remerciait avec plus de feu qu'un jeune homme moins instruit n'en aurait mis, se penchant un peu sur elles, favorisé par le mouvement de la voiture, il leur prit deux montres superbes. Le carrosse s'arrêta, mes fripons descendirent, et on ne les revit plus.

Quelques jours après, je fus parler à un de mes amis qui travaillait dans les bureaux d'un fermier-général, qui logeait place des Victoires. On me dit qu'il était à l'entresol, dans le cabinet de Monsieur, et on fut l'avertir. J'étais bien mis ; c'en est assez dans la capitale pour être reçu partout. Le Mondor m'ayant aperçu, me pria d'entrer, me demandant en grâce de permettre que mon ami achevât une lettre qu'il avait commencée. Me voilà donc dans un cabinet, valant mieux pour moi qu'un cabinet d'histoire naturelle, rempli de dissections, d'animaux injectés, de minéraux divers, et de coquilles si précieuses pour certains amateurs. J'aperçus dans un coin une caisse, point trop forte : sous un bureau une douzaine

de sacs à terre ; dessus, trois ou quatre boîtes d'or pour différens tabacs. Deux montres riches étaient pendues à la cheminée, et tout cela n'était défendu que par une épée à la financière, qui n'avait pas vingt pouces. Je levai, en imagination, le plan de ce réduit délicieux, et méditai une descente, ou plutôt un assaut.

Rentré chez moi, j'étais rêveur : le chevalier me demanda ce que j'avais. — Parbleu, petit, je veux te consulter : voyons si tu as quelqu'idée nette ; et je lui racontai la découverte.—Mon frère, vous voulez vous amuser à mes dépens. — Non, je te jure ; je n'ai point encore arrêté de dispositions. — Eh bien ! si vous voulez, je me charge, à condition que vous m'aidiez, de nettoyer ce cabinet. Tâchez de m'y introduire ; laissez-moi faire. — J'avais remarqué, me promenant le soir, que les fenêtres restaient ouvertes jusqu'à près d'onze heures. Je retournai chez mon ami pour connaître où était la salle à manger, et si, pendant le souper, on pouvait être tranquille. Instruit que tout était selon mes désirs, je ne pris avec moi que le chevalier et mon second lieutenant, Bras-

d'Acier, homme intrépide, qui avait déserté huit fois, s'était sauvé deux des galères, s'était battu trois fois avec la maréchaussée, et avait tué cinq recors qui le poursuivaient pour dettes.

Je me déguisai en porteur de légumes; je pris une grande hotte et mis dedans le chevalier. Bras-d'Acier, habillé en soldat aux gardes, devait faire la ronde à vingt pas, et nous soutenir en cas de besoin. J'avais, sous une veste grise allongée, ma ceinture de pistolets et deux poignards. Tout étant reconnu, j'approchai à dix heures précises de l'entresol, et me glissant sous une fenêtre, mon frère se leva, monta sur le bord, puis sur le haut de la hotte; et, s'accrochant au balcon, il fut en une minute au *Pérou*. Le garçon avait un cabas de Provence attaché à une corde pour descendre ce qu'il trouverait sans faire de bruit, deux limes et quelques rossignols. Ayant examiné le local, il vit que le cabinet communiquait à une chambre à coucher; il y entra, et prit l'habit de Monsieur, de drap marron, galonné d'or; sans doute il soupait en robe de chambre; et un autre brodé d'argent. Il ouvrit le tiroir d'une com-

mode, et s'empara de beaucoup de chemises garnies de dentelles. Il me fit l'envoi de cette pacotille ; mais ayant chanté en argo *, au solide, au solide, il prit les tabatières que j'avais vues la veille, les montres, neuf sacs de cent pistoles, et quelques autres drogues. Ce butin, déjà arrangé dans la hotte, le chevalier allait attaquer la caisse ; mais ayant entendu du monde dans l'escalier, il battit prudemment en retraite, et descendit comme il était monté. Bras-d'Acier ayant aperçu le guet, qui venait par la rue de la Feuillade, nous nous sauvâmes par celle Vide-Gousset, et nous retournâmes au faubourg Saint-Denis, où je demeurais alors, assez contens de notre soirée. Bras-d'Acier, seul, n'était pas complètement satisfait, parce qu'il n'avait eu que peu de part à une aussi brillante expédition.

Pour justifier près du lecteur ma confiance en Bras-d'Acier, je vais lui donner une preuve de son intelligence. Le drôle sut qu'à jour fixé, un colonel de dragon, gros joueur, et qui portait dans

---

* Langage des voleurs.

sa chaise une riche cassette, devait partir de Paris pour joindre son régiment à Strasbourg ; il fut l'attendre entre Bondi et Vert-Galant, dans la forêt. Il savait qu'il avait affaire à un brave bien armé. Cet officier avait deux courriers. Un laquais en première selle annonça que son maître arrivait bientôt, mon coquin le laissa passer. Il n'avait pour second qu'un élève qui depuis entra chez moi. Pour réussir sans effort, Bras-d'Acier avait choisi un endroit où le taillis était épais; il y avait disposé sur des bâtons fourchus, à hauteur d'homme, six canons de fusils, qui débordaient d'un pied cette espèce de haie : plus haut on apercevait autant de chapeaux. Le jeune homme devait agiter doucement les chapeaux et les canons pour mieux faire croire qu'ils étaient en mains d'hommes. Dès que la chaise fut à vingt pas de l'embuscade, Bras-d'Acier jeta, d'un coup de pistolet, à terre le valet de chambre, qui courait à la tête des chevaux, puis, couchant en joue le postillon, il le fit arrêter ; alors il dit au colonel, avec le plus grand sangfroid : Monsieur, voulez-vous tirer sur moi ou me donner votre or ? Vous pouvez me tuer ; mais

regardez mes vengeurs. Le colonel voyant six fusils braqués sur lui, donna sa bourse, lui laissa prendre sa cassette, mit son valet de chambre, qui avait la cuisse cassée, dans sa chaise, et poursuivit sa route. Bras-d'Acier, qui connaissait tous les sentiers de la forêt, cacha ses fusils dans une broussaille, et revint à Paris avec son trésor. Voilà pour l'astuce, voici pour la bravoure.

Il fut informé que la recette des tailles de Touraine avait couché à Orléans, et devait en partir le lendemain sous la garde de deux cavaliers de maréchaussée; aussitôt il forme le projet de l'enlever. Il savait encore que deux voyageurs marchaient avec elle pour profiter de l'escorte. Sans le chapitre des accidens, voilà quatre hommes à combattre, et le conducteur, qui est quelque chose. Il n'avait avec lui qu'un ancien forçat échappé de Marseille, qui avait fait les métiers les plus dangereux, sur qui il comptait comme sur lui-même, et un déserteur qu'il soupçonnait devoir attaquer mollement les bleus; mais il se fiait au nombre et à la bonté de ses armes, et surtout à sa force surprenante. Il avait sur lui huit pistolets à

deux coups, une carabine de même, portant une bayonnette, un sabre, vrai damas, qu'il avait volé à un Turc, et un stilet italien. Son second, nommé Mort-Diable, avait à peu près même armure, et le dragon n'était pas mal. Mes trois hommes se firent un abri de branchages dans la forêt, entre Orléans et Cercotte, et attendirent la voiture. Ils s'étaient postés dans un endroit où la route fait un coude, afin de tomber sur le convoi à l'improviste, et de n'être aperçus ni des travailleurs des champs ni des voyageurs. Dès que le charriot fut près d'eux, ils sortirent avec furie, criant de toutes leurs forces : à nous, à nous camarades ! Les cavaliers surpris, n'eurent pas le tems de prendre leurs mousquetons, ils sautèrent à leurs pistolets, mais en vain, Bras-d'Acier et Mort-Diable les firent tomber à terre. Le déserteur avait eu ordre de s'attacher au cocher, il lui avait coupé les bras. Les voyageurs voulurent tourner bride, on s'y opposa ; on les fit descendre, et déjà on les liait, après avoir attaché leurs chevaux, lorsque mes gens entendirent galoper derrière eux à toute bride : c'étaient, par un hasard malheureux,

deux autres cavaliers d'Orléans, qui revenaient d'Etampes, où ils avaient escorté la veille un officier général. Attirés par les coups de fusil, ils arrivaient, le mousqueton haut. Dès qu'ils virent la déconfiture, ils firent feu, et mirent le sabre à la main; ils blessèrent Mort-Diable, qui, enragé de se voir touché, en tua un; l'autre voulut fuir, mais il fut jeté bas; en sorte que n'ayant plus d'ennemis, et encore moins de tems à perdre, mes trois voleurs brisèrent, avec des haches qu'ils avaient à l'embuscade, la caisse; se chargèrent de tout ce qu'ils purent, s'enfoncèrent dans la forêt, et, faisant un détour, passant par celles de Montargis, de Fontainebleau et de Sénars, ils entrèrent un matin à Paris, n'ayant marché que les nuits. Bras d'Acier, dans toutes ses expéditions, était masqué, et à chacune il changeait d'habits et de masque, ayant soin de brûler ceux qui lui avaient servi.

J'étais à Paris assez occupé, et m'amusant de plus d'un tendron, lorsque sortant de chez une jolie rôtisseuse de la rue de la Huchette, je rencontrai, au bas du pont St-Michel, trois de mes gens qui étaient arrêtés par des racolleurs. Je

voulus les dégager. En ayant pris un par derrière, je le serrais si fort que je l'étouffais, lorsqu'un autre m'appliqua un coup de canne si vigoureux sur la tête, que j'en perdis connaissance, pour ne la retrouver que dans un *four*. Il fallait filer doux. Quelque brave que soit un voleur, quand il est entre quatre murailles, il doit essayer les moyens d'en sortir. Je convins des torts qu'on me supposait; j'offris de l'argent! chose inouie, les drôles n'en voulurent point, c'est-à-dire pour me rendre ma liberté, persuadés qu'ils en mangeraient une partie. Il fallait absolument des hommes; les recrues volontaires ne fournissaient rien. J'avais beau leur dire que j'étais trop bas, l'un répondait : tu grandiras; l'autre : on te redressera; un troisième : ce sera un brave, Alexandre n'était pas plus grand que lui. Ce n'était pas le lieu de leur donner sur les oreilles, il fallut marcher. Je partis pour la Flandre avec mes trois camarades; qui avaient été aussi *pincés*, c'est le terme. J'aurais pu réclamer les anciennes bontés de monsieur d'Argenson, mais je craignis qu'il ne se fût aperçu que je le jouais, et je ne voulais pas me livrer. Nouveau commensal du roi, à cinq sous par jour, je fus

coucher au Bourget, décoré d'une cocarde et d'un vieux habit de milice, car je n'appartenais à aucun corps, et on nous envoyait à un dépôt établi à Valenciennes.

A peine fus-je arrivé, qu'un sergent me mit à l'exercice, aux à droite et à gauche pour toute nourriture, car l'ordinaire ne valait pas la peine d'être compté. J'avais de l'argent, je corrigeai cette cuisine, et fis boire quelques bouteilles de vin à mes camarades, ce qui est en Flandre une magnificence. J'étais un soir dans un estaminet, et y fumais une pipe sans tabac, tandis que j'étais étouffé du produit de trente brûle-gueule; j'aurais déserté cent fois pour une si je n'avais voulu revenir à Paris, où je n'étais pas curieux d'être signalé : il fallut me procurer le peu de plaisir que comportait mon état. Un grenadier, jaloux de ce qu'on m'avait apporté une pinte avant lui, dit tout haut qu'il trouvait rare qu'on servit un demi-homme, un blanc-bec, et qu'on le fît attendre. Je répondis que je n'avais pas intention de lui déplaire, et que je lui cédais volontiers la préférence. — Tu prends le bon parti, me dit-il. — Je le prends parce que je le veux, et

rien de plus. — Comment, cela raisonne? — Et oui, parce que j'ai appris à raisonner. — Tu n'a pas eu de maître tel que moi. — Tu n'a pas trouvé d'écolier aussi peu écolier que moi. De paroles en paroles les menaces arrivèrent; nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain, hors des portes. Plusieurs de nos amis furent témoins. Il avait son sabre, moi mon épée; nous convînmes de nous servir chacun de notre arme favorite. Je voulais conserver mon avantage, car le sabre blesse et l'épée tue. Mon querelleur et un de ses camarades en furent quittes pour être tués.

Mon aventure fit du bruit, on avait pour moi plus de déférence, mais je voulais avoir mon congé, qu'on me refusait, me soupçonnant en état de le payer cher. J'avais reçu de l'or que mon frère était venu m'apporter lui-même, déguisé en petit vivandier. J'allais négocier lorsqu'il me survint encore une affaire d'un autre genre.

Nous avions fait une promenade avec des filles, et nous allions dans un jardin les faire rafraîchir, lorsqu'un caporal de vieux corps voulut enlever celle que je tenais sous le bras. Camarade, lui dis-

je, vous ne réussirez pas, il ne s'agit point ici du service du roi; vous êtes mon égal au cabaret; cette fille est venue avec moi, elle y est, elle y restera. Sa réponse fut un coup de coude très rude, ma réplique fut un coup de poing qui lui cassa quatre dents de la mâchoire supérieure et lui écrasa le nez. Le sang qu'il répandait le mit en fureur, il s'élança sur moi pour m'étouffer; c'est où je l'attendais. Je le reçus à bras ouverts; mais, mes bras se resserrant, je lui fis craquer les côtes : la douleur lui fit plier les jarrets; il tomba, et je lui administrai une douzaine de nazardes.

Ceux qui furent témoins de la chose ne pouvaient en croire leurs yeux. J'avouerai avec modestie, que j'étais assez fort pour ne craindre personne, mais que j'étais très faible avec les gens polis. Je repris ma faraude sous le bras, nous fîmes un goûter gaillard, et je revins encore jouir de mon triomphe. Je poursuivais toujours mes instances pour avoir ma liberté; mon capitaine me demanda bravement cent louis : je les aurais donnés, mais il m'importait de ne pas paraître les avoir; peut-être il aurait exigé le double et le triple. Je dis que je

n'avais pas cette somme, et que j'allais faire venir mon père qui s'exécuterait autant qu'il serait en lui. J'écrivis à Bras-d'Acier de me rejoindre, pour se charger de ce rôle ; il avait cinquante ans, de plus c'était un excellent *mime* ; il faisait de sa figure ce qu'il voulait ; tantôt il ne paraissait avoir que trente ans, tantôt soixante-dix. Il vint, pria, pressa, pleura ; enfin il me délivra pour cent pistoles. Mon dessein, en l'appelant, était plus de m'en servir que d'épargner quelqu'argent Dès que je fus libre, je pensai à former une troupe, un corps, une compagnie, car il n'est pas encore bien décidé quel est le vrai nom d'une association de voleurs ; et je crus avoir trouvé en Flandre des sujets disposés à faire ce métier pécunieux,

J'appris que Ferrand, que je ne connaissais que de réputation, avait été obligé de quitter Amsterdam où il avait fait ses orges, et qu'il travaillait à Bruxelles ; je résolus de le joindre, et d'engager une partie de ses camarades pour les ramener à Paris. Ferrand n'avait point vu cette ville, et comme ancien, il me déféra volontiers le commandement, satisfait d'être mon second. Je

descendis chez mon nouveau lieutenant, que Bras-d'Acier avait prévenu, ayant pris les devans. Je le trouvai logé dans un taudion rue Villa-Hermosa. Il me persuada qu'il était à merveille, et à portée d'exploiter ce qui allait à la cour, et de se sauver par les escaliers des Juifs et autres faux-fuyans. Comme je ne voulus pas avoir l'air de le connaître, nos arrangemens faits, je pris un appartement dans un hôtel que je ne nomme point par égard pour la maîtresse qui me voulut quelque bien. J'avais mon frère, Bras-d'Acier, qui me servait de valet-de-chambre, et deux soldats que j'avais reconnus pour être des nôtres, à qui j'avais acheté le congé : ils portaient ma livrée. Nous avions assez fait de fausses dépenses pour chercher à les réparer. Nous enlevâmes, le soir, au parc, quelques montres, des épées de peu de valeur, et des bourses peu fournies. Il n'y avait que de l'eau à boire. Il fallait attendre un concours de monde, une réunion de peuple, pour faire quelque chose. La Fête-Dieu venait dans quinze jours, c'est une cérémonie excellente pour nous autres. Le bon Flamand, les yeux attachés sur ses confrères et son clergé, se garde-

rait bien de veiller sur ses poches. Nous résolûmes d'attendre, et de regagner la grande capitale après cette récolte. Pour ne pas rester désœuvré, je fis ma cour à mon aimable hôtesse, je l'appellerai mademoiselle Van-Lust; c'était une blonde charmante sous la taille, adorable la tête découverte. La dépense que je faisais chez elle, lui donnait de la considération pour moi. Je risquai une déclaration, elle ne déplut point; mais elle ne fut acceptée qu'après s'être informée si j'étais bon catholique. Elle avait su que Bras-d'Acier était protestant, et si j'avais été enfant de Calvin, elle n'aurait pu, en conscience, avoir du retour. J'avais toute liberté; son bonhomme de mari était bien le plus épais Belge qui existât dans les provinces autrichiennes; il me faisait des prévenances d'autant plus vraies, qu'il buvait volontiers avec moi. Je le caressais, j'étais de tous les Français celui qu'il avait trouvé le plus aimable; et sur cette phrase je faisais venir deux bouteilles.

Je crus qu'il ne serait pas mal de faire un présent à la dame Van-Lust; je lui dis que les femmes, en France, ne refusaient pas des bagatelles, je la per-

suadai. Je lui fis cadeau d'une belle chaîne d'or; ce lien fut celui de nos cœurs. Le mari, qui ne se sentait plus de force à se battre contre une poulette aussi vivace, faisait prudemment lit à part : je me glissais dans celui de la bourgeoise, et tout allait à merveille. Le soir, après ses ordres donnés dans son hôtel, nous allions faire des promenades en voiture au Laken, aux Trois-Fontaines, à Cœkelberg, et nous trouvions moyen de nous y amuser sans être les inventeurs de ce plaisir. Cette distraction ne m'empêchait pas d'avoir l'œil au sérieux. Je parcourais les boutiques d'orfèvres, et j'achetais de petits objets sans marchander : j'étais connu de huit ou dix. J'en remarquai un près la grande place, qui gardait assez mal son avoir. Une fermeture légère, une femme, une servante, un petit chien, voilà quels étaient les dragons qui défendaient le trésor. Je chargeai Bras-d'Acier de mener promener, certain dimanche, la petite gouvernante, qui fut enchantée d'être avec un monsieur, qui lui fit boire tant de vin du Rhin, qu'elle eut besoin de se coucher en arrivant. Je passai le soir, comme par hasard, devant l'orfèvre; il me pria

d'entrer, et me conta, en riant, que mon valet-de-chambre avait grisé sa Trinette : je parus fâché de l'aventure. Sans affectation, je pris une bonbonnière de Paris assez belle, on la loua. Oui, dis-je, elle est jolie ; mais les pastilles qu'elle renferme sont délicieuses ; elles sont du plus fameux chimiste que nous ayons. J'en offris, mari et femme les trouvèrent excellentes, ils y revinrent deux ou trois fois, et doublèrent la dose d'assoupissement que je voulais leur procurer. Restait à me défaire du chien, ce ne fut pas le plus difficile. J'avais des dragées à l'arsenic, il les dévora ; puis je pris congé, laissant sur la table, comme par distraction, ma bonbonnière.

Mes gens étaient accoutumés à se coucher de bonne heure. Quand je jugeai qu'il était tems d'agir, ayant placé des espions sur quatre points pour m'avertir des patrouilles, je frappai doucement à la porte, pour demander ma bonbonnière ; je frappai plus fort ; silence absolu, même de la part du petit chien, que je soupçonnai mort ou mourant. Certain que tout réussissait à mon gré, Bras-d'Acier et moi nous forçâmes sans bruit les volets, qui sont minces à

Bruxelles. Je coupai un carreau de vitres avec un diamant, je passai la main et j'ouvris. Il fallait se dépêcher, nous le fîmes, et emportâmes tout ce que nous pûmes, ayant attention de laisser la bonbonnière à sa place. Je rejoignis mes hommes, et j'en fis partir le lendemain deux, aux ordres de mon frère, pour aller vendre le tout à Liége. Quelques morceaux de vaisselle d'église furent fondus par moi-même, car nous avons toujours des creusets pour dénaturer ce qui doit l'être.

Je fus, le lendemain, reprendre ma bonbonnière et demander des nouvelles de Trinette; je trouvai les époux dans la douleur. Ce qui semblait les consoler, disait le mari, c'est que les voleurs n'avaient pas emporté mon bijou. Ces bonnes gens me firent sentir un léger remords.

Deux jours après, traversant la Cour, j'aperçus un homme dont la physionomie ne m'était pas inconnue, quoiqu'il eût les dehors d'un bourgeois, je retrouvai mon chef de Bohémiens qui m'avait dévalisé. Il ne me regardait pas, je l'arrêtai. Vous voilà donc, monsieur, lui dis-je. —Je n'ai pas l'hon-

neur de vous remettre. — Avez-vous oublié l'écolier à qui vous avez pris vingt louis, il y a quatre ans, sur la route de Rouen ? — Vous vous trompez. — Non, Cartouche ne se trompe jamais. — Vous, Cartouche, seigneur ! — Oui, fripon, c'est lui-même. — Votre réputation m'assure que je n'ai rien à craindre de vos procédés. — De quelque manière que tu l'entendes, j'oublie tout. Tu n'es pas seul ici ; et je t'offre de l'emploi. — Je l'accepte, me dit-il, allons nous promener à Ixelles, je vous prouverai que Avale-Charrette peut vous être utile.

Il me raconta des traits de finesse, d'audace, de présence d'esprit, de courage, avec des détails si exacts, que je ne pus leur refuser créance. C'est à merveille, lui dis-je, nous n'avons plus ici qu'un jour de travail, retournons à Paris, mais n'y allons pas les mains vides. Dans deux jours nous avons procession générale ; combien avez-vous d'hommes intelligens ? — Huit. — Et vos femmes, que savent-elles ? — Tout. — Vous en avez ? — Cinq. — Bravo. Je n'ai que six adeptes, sans me compter, nous voilà vingt. Il faut savoir exactement la

marche de la cérémonie, et placer nos détachemens dans les endroits les plus resserrés et les plus populeux. Comme ces messieurs changent de femmes tant qu'ils veulent, et les troquent pour un âne, un mulet, je ne reconnus aucune de celles que j'avais vues près Mantes. Je m'informai de ma petite brune, j'appris qu'elle courait l'Europe avec un opérateur dont elle était la maîtresse; mais j'en regardai une avec assez de désirs pour que Avale-Charrette s'en aperçût. — Comment la trouvez-vous? me dit-il. — Très bien. — Tant mieux. Cunégonde, faites votre cour à monseigneur, et préparez-vous à l'avantage de partager sa couche, s'il veut vous faire cette grâce. — J'avoue que le monseigneur, auquel je ne m'attendais pas, me surprit. Ami, lui dis-je, quelle est cette plaisanterie? — Ce n'en est point une, les dignités se doivent au mérite : vous nous êtes très supérieur quoique jeune, et vous deviendrez un grand homme.

Le jour attendu étant arrivé, je plaçai mes gens de trois en trois pour se soutenir : chaque *trio* avait une femme qui devait lier conversation avec ceux

qu'on voulait soulager. Par ce moyen ils étaient moins sur leur garde, et la questionnante avait soin de faire tourner la tête du côté opposé à celui où on travaillait. J'ai dit que trois hommes étaient appliqués au même objet, c'est ce que nous appelons une chaîne; elle est quelquefois de six, et davantage, surtout quand on est dans un lieu fermé, spectacle, église, etc. Il faut cette précaution pour faire passer de main en main les effets volés, et les éloigner du lieu d'où ils partent; car si par malheur un maladroit est pris sur le fait, souvent, lorsqu'on croit le tenir, c'est lui qui a droit de se plaindre; pareille aventure m'arriva; la voici :

Je m'étais placé au St-Esprit, église fameuse à Paris pour la belle messe qui se dit à une heure, près d'un gros dévot, qui avait une superbe tabatière La foule était grande; il mettait sa boîte dans la poche de son habit; je saisis le moment de l'élévation, où je le vis couché sur sa chaise, pour glisser ma main gauche dans sa poche. Si Janus avait des yeux derrière la tête, cet homme en avait où sont les oreilles; il me vit, et ne voulant pas troubler le mystère, il attendit une mi-

nute, me serrant si fortement le poignet, que je n'aurais pu m'échapper qu'en le jetant à terre. Me voyant pris, ou à peu près, je m'approchai encore plus, feignant de lui demander grâce tout bas, et de la main droite j'enlevai la boîte, que tenait la gauche; alors, la donnant à mon second, qui, me voyant embarrassé, était venu à mon secours, je me relevai, et lui dit : monsieur, de quel droit retenez-vous ma main? Je n'ai pas voulu nuire à votre dévotion, j'ai attendu, vous voyez combien nous sommes pressés, votre poche est large et entr'ouverte, j'ai cru mettre ma main dans la mienne. — Misérable, répondit-il en élevant la voix, ne m'as-tu pas volé ma boîte? — Moi? quelle horreur! — Dans l'instant je viens de m'en servir, et tu la tiens encore. — On écoute, on regarde, je me plains de l'injure; je suis le premier à demander qu'on nous mène dans la sacristie; je me laisse entourer, je soutiens que je n'ai pas quitté ma position, cela était connu; que le plaignant tenait encore mon bras que je lui laissais paisiblement, que je voulais être fouillé jusqu'aux cheveux, et être reconnu pour galant homme. — Le dévôt consentit à tout, les suisses

approchèrent. Arrivé dans la salle, je demandai qu'on laissât entrer le plus d'honnêtes gens qu'il serait possible, pour être témoins de ma probité et de l'entêtement punissable du prétendu volé. On me fouilla avec la plus scrupuleuse exactitude; mon ennemi criait: poursuivez, poursuivez, je suis sûr que ma boîte est sur lui, je la lui ai sentie dans la main. Les recherches furent inutiles : si j'avais caché une épingle elle eût été trouvée. Les spectateurs étaient indignés, les femmes surtout comblèrent de plaisanteries assommantes le pauvre nigaud. Quand il fut bien vérifié que j'étais irréprochable, l'ancien maître de la boîte me dit : En honneur, ceci me passe, il y a de la magie; et je suis obligé de vous laisser aller. — Comment, laisser aller? Croyez-vous pouvoir impunément manquer à la dignité du lieu, et aux égards que les citoyens se doivent? je le suis comme vous, et j'exige une réparation; quelque authentique qu'elle puisse être, elle ne sera jamais égale à votre insulte. A ces mots il demanda à me parler en particulier; je me fis prier pour céder; il me dit : Dieu et vous savez seuls le vrai de l'aventure. Je n'aime point les dis-

cussions, je ne vous demanderais pas excuse pour un million; mais désistez-vous de toute poursuite, retirez-vous, voilà ma bourse. Elle était assez grasse, je la pris, disant que la position critique d'un ami que je ne pouvais obliger m'y déterminait; je ne le vis plus, et je sortis fort content de ma messe.

Revenons : la procession descendait à peine de Sainte-Gudule, que j'avais déjà deux montres; mes petits postes firent ce qu'ils purent, et rapportèrent beaucoup de choses. Je coupai au plus court, et vins avec Bras-d'Acier et Avale-Charrette barrer la grande porte de l'église. Quand le dais fut rentré, la foule se serrant pour nous plaire, nous fîmes bonne récolte. Lorsque des moissonneurs ont nettoyé un guéret, ils vont à un autre sans perdre de tems. Je fis partir le lendemain pour Paris ma première division aux ordres de Bras-d'Acier; la seconde suivit, à un jour d'intervalle, sous ceux du Bohémien, avec injonction de m'attendre cachés dans ma maison du faubourg; je conduisis la troisième, ayant Cunégonde pour aide-de-camp.

Après avoir salué mes pénates, j'assemblai ma phalange. Ferrand m'avait fait des hommes excellens. Nous avions rencontré à Péronne quelques bohémiens désœuvrés que nous accueillîmes. Pour comble de fortune, dinant à Louvres, je trouvai Saint-Etienne, avec qui j'avais étudié, en qui j'avais reconnu des talens précoces, et qui venait me joindre en Flandre. Sur ce qu'il avait appris de moi, il avait quitté sa province, et s'était déterminé à courir la carrière des hasards. Ma troupe était alors de cinquante-deux hommes, je la divisai en quatre brigades, de douze chacune, ayant un officier à sa tête; Saint-Etienne, Ferrand, Avale-Charrette et Durand; Bras-d'Acier était major, mon frère aide-de-camp, et Cunégonde était chargée d'aller aux nouvelles, de faire jaser les marchandes de modes, les maîtresses d'hôtel et les valets-de-chambre.

Nous recommençâmes l'attaque de Paris par ses faubourgs; ceux de St-Germain, Saint-Denis, Saint-Martin et le Marais furent assaillis à la fois. Le faubourg Saint-Marceau ne valant rien, je le laissai aux fripons subalternes. J'étais partout, je voltigeais, j'ins-

pectais les postes ; lorsqu'il y avait un coup important, je le dirigeais moi-même. Il me venait tous les jours des recrues. J'augmentai le nombre de mes brigades, j'en créai deux nouvelles ; l'une pour Duménil, l'autre pour l'Amoureux : elles eurent la Cité, l'île Saint-Louis et le quartier du Louvre. Tout allait assez bien, j'avais établi quatre dépôts de recelage, et j'avais mis pour y veiller, à mon compte, quatre de mes maîtresses. L'allemande Cunégonde avait du mérite, mais toujours pâté de perdrix est fastidieux ; j'avais encore Gérardine la walonne, Fioretta l'italienne, et Honorine la provençale. Par ce sage arrangement, je trouvais un bonnet de nuit dans chaque quartier principal.

J'avais proscrit, pour Paris, l'usage des armes à feu. Un seul coup tiré mal à propos peut perdre un détachement et appeler des forces supérieures. Nous avions des bâtons ferrés, pointus par un bout, et portant à l'autre une boule de plomb : cet instrument, en bonnes mains, fait de la besogne. Un coup sur la tête met hors de combat le plus fier bravache, et s'il remue, on lui introduit dans la poitrine le grand clou. J'avais ordonné

de ne tuer qu'à son corps défendant, et dans la plus absolue nécessité : ces espèces d'assassinats gâtent les affaires ; on se tire mieux de celles qui ne sont point ensanglantées. Quand il fallait absolument envoyer au diable un brutal qui ne voulait pas donner sa bourse de bonne grâce, nos gens lui frottaient le visage avec de la poix et souvent de l'eau forte, et le dépouillaient exactement ; mais j'ai toujours crié : messieurs, de la douceur ! et je punissais celui qui s'était montré cruel sans nécessité ; chaque ouvrier avait un masque, et ils étaient pareils pour mieux tromper.

La paix d'Utrecht, qui m'avait fourni plusieurs héros, qui n'avaient plus cinq sous par jour à manger, avait ramené l'abondance ; il y avait d'excellens coups à faire, nous n'en manquions guères.

Ce fut à peu près à cette époque que l'Ami, juif, ou le juif l'Ami, me demanda dix hommes pour aller travailler à la foire de Poissy ; je les lui donnai. Il fut dévaliser plusieurs sacoches de bouchers pleines d'argent ; mais ayant voulu en attaquer une bande à leur retour à Paris, n'étant pas assez en force, il se trouva avoir affaire à des princes du sang qui se

battirent comme des enragés, qui tuèrent trois des nôtres, et cinq furent pris, parmi lesquels étaient le chef. Cette défaite me donna de l'humeur.

Le public avait consenti à se laisser arrêter et questionner la nuit, en sorte que le guet demandait à tout galant homme : qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? où allez-vous ? où demeurez vous? Plusieurs de mes compagnons, en tournant le coin de la rue des Bernardins, pour entrer à la place Maubert, furent assaillis par deux troupes du guet ; imprudence impardonnable, car j'avais ordonné qu'on posât toujours une vedette pour éclairer la marche. Il fallut décliner des noms, des lieux. Tous ne furent pas assez adroits, et finirent par se battre. Il était de grand matin, je me retirais chez Cunégonde, lorsque j'entendis crier à la garde. Je volai au bruit avec Saint-Etienne, qui logeait près de chez moi. Nous voulûmes persuader que c'était vexer d'honnêtes gens que de leur faire subir un interrogatoire ; on nous demanda de quoi nous nous mêlions. Mes camarades, ranimés par ma présence, firent de nouveaux efforts, et se dégagèrent des mains de leurs assaillans ; mais il n'y avait pas une seconde

à perdre. Une patrouille arriva au secours ; je fis le signe de *sauve qui peut* ! et je m'échappai à toutes jambes par la rue St-Victor, poursuivi par trois hommes. Ils me perdirent de vue, car j'eus l'adresse de tourner une charrette de foin qui entrait en ville, et de me fourrer dedans, de manière à n'être point vu, le charretier buvant l'eau-de-vie dans le voisinage. L'embarrassant était d'en sortir. Ne pouvant lui parler, et ne voyant rien, je m'étais enfoui la tête la première : j'étais pris comme un enfant, si la fortune, à qui il faut sacrifier quelquefois, ne m'eût été favorable.

La charrette marcha, j'ignorais où elle allait. Je ne pouvais former un plan; j'étouffais. Nous eûmes une longue traversée. On ne s'arrêta qu'à la barrière Blanche ; heureusement nous entrâmes dans la cour d'une petite maison qu'habitait une des principales actrices de l'Opéra.

Ses gens dormaient encore, excepté le portier. Mon paysan conducteur se mit en devoir de jeter les bottes à terre. Quand je sentis pouvoir soulever la masse qui était sur ma tête, je sautai assez près de mon homme, qui, me barrant le passage, eut pour récompense un

grand coup de poing dans l'estomac. Il crut avoir senti le diable, et n'eut pas la force de crier. La porte de la rue était ouverte, je passai devant le portier; qui voulut courir après moi, mais j'étais à vingt toises, lorsqu'il sortait à peine de sa loge. Je me secouai, et regagnai mon logement, après avoir fait des détours. J'étais inquiet du sort de Saint-Etienne. Il avait trouvé une allée entr'ouverte et y était entré; il en avait fermé la porte sur lui. Cette maison étant enclavée dans plusieurs autres qui n'étaient séparées que par des murs aisés à franchir, il passa de l'une à l'autre, demandant asile comme poursuivi pour tapage chez des filles, et gagna au pied.

Toutes les puissances s'unirent contre moi; le parlement mit ma tête à prix; il assura deux mille écus à qui me livrerait mort ou vif. M. Le Blanc, ministre de la guerre, donna partout des ordres et offrit une somme considérable à mon capteur. Je me voyais entouré d'ennemis; il fallait prendre un avis commun. Ces persécutions donnèrent lieu à un grand conseil que je tins, composé des chefs de mes six anciennes brigades, et de Duchâtelet, commandant de la

septième, que j'avais instituée pour lui, de leurs seconds, de mon frère et de moi. Nous étions seize opinans, et Bras-d'Acier faisait fonctions de rapporteur. Le résultat de nos lumières fut qu'il était indispensable de suspendre tout travail jusques à l'hiver; qu'il fallait faire sans délai une vente de tous les effets qui étaient dans les dépôts, ouvrir la caisse commune, partager selon les grades, vivre du produit de ses fonds, et attendre le moment favorable pour se réunir, avec serment de ne point exploiter dans Paris, et menace de punition exemplaire si quelqu'un de la troupe y restait pour continuer ses exercices; libre toutefois à chacun de se répandre dans les provinces, et d'y rejoindre ceux qui y étaient. Je déclarai que je ne voulais point quitter Paris, quoique je n'eusse aucune envie de m'y arrêter; que je resterais pour correspondre avec ceux qui auraient besoin de moi, et que j'y vivrais en bourgeois ignoré et paisible. Nous résolûmes de prendre huit jours pour les préparatifs de notre retraite, et d'être sages pendant cette semaine, ou à peu près

Honorine apprit du coiffeur de madame***, receveuse générale des finan-

ces qu'elle devait aller à Reims pour la noce d'une de ses sœurs, à qui elle portait un écrin superbe, et la corbeille de mariage la mieux assortie; et que voulant paraître avec toute la somptuosité financière, elle avait avec elle ses pierreries et sès bijoux. Allons, Cartouche, me dis-je à moi-même, éveille-toi; ceci n'est point une opération de ville, sujette à partage, c'est exploit sur terre étrangère. Soyons peu, mais choisis. Prenons Bras-d'Acier et Saint-Etienne; ajoutons-y le Chevalier, qui m'en voudrait de le priver d'une action où il y aura peut-être profit et plaisir, et mon valet avec un cheval de main. Je savais que la voiture formait un quatuor femelle : Madame***, une filleule de quatorze ans, et deux femmes-de-chambre, tout cela très aimable.

J'assemblai secrètement mes compagnons, et nous fûmes nous poster dans la forêt de Villers-Cotterets, près de Verte Feuille. Madame de*** avec ses femmes dans une bonne berline, courant joyeuse, comme l'est toujours une jeune personne qui fuit un vieux mari, n'avait que deux laquais, assis sur un siége à dos; et un valet-de-chambre qui courait en avant. Pour ne pas faire

de *quiproquo*, le Chevalier, bien instruit, était embusqué au coin d'un chemin de traverse, à mille pas de nous, et devait, après avoir bien reconnu, faire l'agréable à la portière, et courir comme faisant la même route. Nous avions un poste excellent; nous l'avions choisi éloigné des cabanes des sabottiers et des fendeurs. Près de nous était une route qui nous conduisait à Compiègne. Quand nous aperçûmes mon frère, nous dîmes tous les trois : Nous les tenons. En effet, la voiture étant à notre portée, nous sortîmes de l'embuscade et ordonnâmes aux postillons d'arrêter, leur appuyant la carabine sur l'estomac. Alors le Chevalier changeant de rôle, tint en joue les deux laquais Bras-d'Acier s'empara d'une portière, St-Etienne de l'autre. Je fis descendre les femmes, et les conduisis dans un taillis épais qui n'était pas éloigné. Elles se trouvèrent mal : des sels d'Angleterre leur rendirent connaissance; je les laissai sous la garde de mon frère, et nous vînmes lier deux à deux les laquais et postillons; après quoi nous vidâmes coffres et caissons, prîmes deux nécessaires et tout ce qui était sur la voiture. Nous portâmes nos richesses à dix pas des captives. Nous

allions leur rendre la liberté, lorsque madame*** levant sur moi des yeux cent fois plus beaux que ceux des houris de Mahomet, je ne pus y résister. Je dis à mes camarades, en langue sacrée : Amis, laisserons-nous échouer une occasion aussi superbe? Non, par la mort, répondit Bras-d'Acier : à vous la dame, mon capitaine, je prends celle-ci, me montrant une femme de chambre, et qui nous aime nous suive !

Nous avions trouvé trois bouteilles de vin de Bourgogne dans un panier; nous en fîmes boire un verre à chaque prisonnière. Nos bonnes façons les ayant un peu rassurées, elles se trouvèrent mieux, quoique fort inquiètes, voyant à nos pieds un arsenal d'armes de toute espèce. Nous n'avions pas un moment à perdre; le lieu, notre état, l'événement, tout ordonnait d'aller vîte. Je fis lever la dame et la priai de me suivre. Elle était tremblante sous ma main comme la colombe entre les serres de l'épervier. Madame, lui dis-je, la force fait souvent les lois; je ne veux point l'employer; vous craignez pour votre vie; rassurez-vous, elle vous appartient; mais vos faveurs sont à moi, la résistance serait inutile.

Ah! dieu! que me proposez-vous?

Je ne propose point, madame, je demande avec certitude, pour vos intérêts, de n'être pas refusé.

Quoi! ce n'est pas assez de m'avoir tout pris? — Non, madame. — J'aime mieux mourir. — Vous en serez la maîtresse, mais plus tard.

Elle s'humanisa enfin, et je fus le plus heureux des hommes.

Craignant d'être surpris, je n'osai me permettre une plus longue séance. Mes lieutenans avaient été aussi heureux que moi; et mon frère, qui ne voulait point rester à la garde des manteaux, enleva la gentille filleule.

Nous étant tous réunis, je demandai à madame si elle avait de l'argent sur elle: sa réponse fut de me présenter une bourse dans laquelle il n'y avait que dix louis, me disant que j'en trouverais deux cents dans le grand nécessaire. Je lui répondis qu'elle ne me comprenait pas, qu'il n'était pas dans ma façon d'agir de laisser aller sans or des personnes aussi généreuses, et je pris dans ma poche quarante louis pour lui en former cinquante, en lui disant: Souvenez-vous de Cartouche.

Quelques jours après nous partîmes

pour Orléans; et nous soupions aux Trois-Empereurs, à table d'hôte, lorsque la conversation étant tombée sur nos colonies d'Amérique, sur la consommation d'hommes qu'elles nous coûtent, et sur l'inquiétude de plusieurs familles qui n'avaient aucunes nouvelles de parens émigrés, un habitant de Bar-sur-Seine nous dit qu'il y connaissait la dame Bourguignon, riche veuve, qui pleurait depuis quinze ans la perte de son fils, qu'un oncle avait mené très jeune à la Guadeloupe, et qu'elle donnerait la moitié de sa fortune pour le retrouver. Je fis signe à Saint-Etienne de le faire parler, je gardais le *tacet*. Mon camarade s'informa de l'âge du jeune homme, c'était le mien; de sa taille, de sa tournure, c'était moi-même; il lui demanda s'il avait été dans cette île, il lui répondit qu'oui, et nous en fit un portrait qui ne sortit plus de ma mémoire. Je me décidai à jouer le rôle de Charles Bourguignon, fils de Thomas. Je me rendis secrètement à Bar-sur-Seine. Mes deux émissaires prirent langue et ne trouvèrent rien de mieux que de me procurer la connaissance de la femme Blondeau, qui avait

élevé Charles, et qui, depuis vingt-cinq ans, était dans la maison, et connaissait tous les détails de la famille. Saint-Etienne donna une collation hors de la ville à cette personne, vrai *factotum* de la veuve Bourguignon. Je me trouvai à cette partie, et lui parlai sans détour. Vous pouvez, lui dis-je, madame Blondeau, faire votre fortune et la mienne. Pour y parvenir, un peu d'astuce n'est point un crime, et l'or aplanit les difficultés. Si vous voulez me servir, vous n'aurez rien à désirer. Pour vous donner l'envie de m'entendre, acceptez, je vous prie, ce rouleau de cinquante louis, et quand vous m'aurez entendu, si ma proposition vous convient, en voici un second qui sera égalément à vous. La Blondeau ouvrit les yeux et les oreilles. Mon ouverture lui paraissait un songe. Ecoutez, lui dis-je, je sais que Charles Bourguignon est absent depuis longtems; il faut me peindre exactement son âge, ses mœurs; m'apprendre les particularités de son enfance, de son voyage, de ses liaisons, de sa famille; en un mot, me mettre en état de passer pour lui sans risque. J'arrangerai la fable de mon

retour, et des raisons de mon silence. Le jour que la mère Bourguignon m'embrassera comme son fils, il y a cent autres louis pour vous; et le jour où je serai avoué de la famille entière, et en jouissance de mon état, je vous ferai un contrat de 2,000 livres de rente, hypothéqué sur la généralité de mes biens. Parlez-moi franchement, voulez-vous me servir? La gouvernante répondit: très volontiers; je déteste les collatéraux de madame, qui l'obsèdent depuis qu'ils se croient assurés de son héritage; ce sont d'ailleurs tous gens riches qui n'ont besoin de rien, et je trouve qu'il vaut beaucoup mieux que cette fortune appartienne à un joli homme tel que vous. Cette douceur me fit naître une idée qui se réalisa depuis. J'embrassai la maman, qui, malgré sa cinquantaine, avait encore bonne façon. Elle me promit de me dresser un catéchisme où toutes les demandes qu'on pourrait me faire seraient dressées, avec les réponses. Elle me prescrivit de ne point paraître à Bar, et de la laisser faire avec ces messieurs, Saint-Etienne et Bras-d'Acier.

Elle nous indiqua la maison d'une amie, de qui elle étoit assurée, où nous

étions mieux pour nos conférences que dans une guinguette. Mes affidés prenaient, de leurs côtés, des informations sans paraître y avoir d'autre intérêt que celui d'obliger. Je me trouvai un jour avec la sensible Blondeau, qui commençait à m'aimer comme le fils de sa maîtresse, et comme un être qui lui devrait beaucoup. Je lui témoignais ma reconnaissance, lorsque je vis ses yeux devenir humides, et son sein palpiter. M'apercevant du combat qu'elle se livrait, ayant déjà des preuves de la véracité de ses opérations, et certain que je ne pouvais réussir que par elle, je lui tins des propos assez décisifs pour lui faire avouer le goût qu'elle avait pris pour moi; ce qui était d'autant plus malheureux, que c'était une folie de s'attacher plus que par le respect, à qui pouvait devenir son maître. Je ne le serai jamais, lui répondis-je, femme aimante, je serai toujours votre ouvrage; vous n'avez pas voulu ajouter que ma jeunesse vous engage à combattre votre penchant, incertaine du retour. Sachez que vous avez encore de quoi plaire et qu'il ne tient qu'à vous d'être heureuse. Son visage devint rayonnant, je lui

prodiguai des caresses qu'elle avait aimées, et qu'elle méritait encore. D'une complaisance à une autre, je l'amenai à la dernière. Depuis cette liaison formée, elle venait tous les jours me faire société; et souvent les nuits, cette officieuse amie me prouvait l'intérêt qu'elle prenait à mon sort.

Elle avait déjà travaillé, annonçant la rencontre qu'elle avait faite de St-Etienne, qui était revenu d'Amérique avec un monsieur qui se faisait appeler Saint-Marc, qui était de Bourgogne, et avait l'âge et la figure du fils de la dame. Saint-Etienne fut appelé, et d'après ses instructions, il raconta à la veuve Bourguignon des traits qu'elle reconnaissait, et ne pouvaient venir que de son fils Charles, tant aimé. Saint-Etienne fut regardé comme le sauveur de ses jours, et supplié d'aller le chercher, coûte qui coûte, à Paris. La mère lui offrit une bourse considérable; il la refusa, se trouvant trop payé par un service rendu. Il prit la poste publiquement, et vint secrètement me joindre. La tendre Blondeau le cacha comme moi jusques au jour calculé pour me faire arriver.

Nous jugeâmes convenables de nous rendre à Troyes *incognito*; nous y achetâmes la voiture d'un officier qui avait perdu son argent; nous prîmes des chevaux, et arrivâmes avec l'air de la plus grande impatience. Blondeau montait la garde sur le grand chemin, et avait mis sa maîtresse dans un pavillon qui appartenait à une de ses amies, et avait vue sur la route. Dès qu'elle nous aperçut, transportée de joie, elle s'écria, courant à toutes jambes : Madame, voici M. de St-Etienne avec un autre qui ressemble à M. Charles. Elle n'en put dire davantage, elle feignit de succomber à l'excès de son attachement. La bonne mère accourut éperdue, et moi, en un saut, de ma chaise, je fus à ses pieds.

Madame Bourguignon, cédant à mes transports, se pencha sur moi, et m'inondant de ses larmes, s'écria : Mon Dieu, comme il est changé ! Ma mère, répondis-je, vous ne l'êtes point, et mes malheurs sont oubliés. Quinze ans de peines, de travaux et de misère ne peuvent qu'altérer les traits..... Mais, que vois-je? N'est-ce pas là ma chère Blondeau, qui eut tant de soins de mon enfance? A ces mots, la bonne comédienne m'embrassa comme un élève

chéri. Cent personnes s'étaient rassemblées à la porte, plusieurs pensaient m'avoir vu autrefois ; la nouvelle de mon retour se répandit en une minute. Les petites villes sont avides de ces sortes d'aventures. Nous arrivons chez ma mère, à qui je donnais le bras. Saint-Etienne soutenait Blondeau, qui, pendant la route, tenait des discours dont je profitais. J'ai oublié de dire que madame Bourguignon était allé passer deux jours à la campagne, pendant que la bonne gouvernante me tenait en cage ; celle-ci avait profité de l'absence pour m'introduire dans la maison, et m'en faire remarquer la distribution, les meubles de mon ancienne chambre ; les tableaux de famille, mes livres classiques, et tous les détails que je devais connaître.

A peine fûmes-nous entrés, qu'une foule de parens se présenta : ma mère les fit prier de revenir le lendemain, et de lui laisser les premiers momens sans distractions. Quand je l'eus accompagnée dans le salon, mon premier acte de devoir filial fut de me prosterner devant le portrait de mon père, et de lui adresser mes regrets de ne pouvoir lui rendre mon

respectueux hommage. La chère veuve fut pénétrée de ma sensibilité : elle me dévorait des yeux, mais elle disait toujours : comme il est changé ! St-Etienne, que j'étais sensé avoir instruit pendant notre retour de Paris à Bar, dit quelque chose des maux que j'avais soufferts chez les Sauvages, et des fatigues inouïes que j'avais éprouvées. Cela est vrai, répondis-je, ma mère : dans un autre tems je vous ferai le récit de mes aventures; il vous suffit aujourd hui de savoir que je vous rapporte le cœur le plus intimement rempli de vos bontés, et le corps le plus nerveux, endurci par les travaux et doué d'une force extraordinaire. M'en permettez-vous une preuve ? J'aperçus que je ferais plaisir à la brave femme ; je pris une chaise assez forte, et je la brisais dans mes mains comme un autre aurait cassé un paquet d'allumettes. Je vis qu'elle était flattée d'avoir donné le jour à un nouveau Samson.

On soupe. Je priai ma mère d'admettre madame Blondeau, que je regardais comme ma bienfaitrice, ayant, dès mes premières années, formé mon cœur à la reconnaissance ; elle y consentit. Alors, assuré d'être soutenu si je m'éloignais du vrai, je me permis toutes les questions

relatives aux affaires de la famille, et je parlai de tout ce que j'avais pu savoir à l'âge de dix ans; et de la répugnance que j'avais eue à suivre mon oncle Antoine, qui voulait me mener à la fortune, lorsque je n'avais besoin de rien, pour me rendre témoin de sa mort, et me mettre cent fois en danger de perdre la vie. Mes discours eurent un tel air de vérité, que ma prétendue mère n'avait plus le moindre soupçon, et qu'elle me jura de ne me plus quitter, me promettant que le lendemain elle me mettrait à la tête des affaires de la maison, qu'elle me donnerait tous les titres et les clés, avec pouvoir absolu, voulant jouir de sa fortune et se reposer, heureuse d'avoir pu me conserver mon patrimoine. Je protestai que je ne voulais obéir qu'à ses ordres, et qu'elle serait toujours maîtresse.

Le jour suivant fut un assaut continuel. Une légion de collatéraux vint m'embrasser et m'embarrasser. Cependant presque tous voyant la mère convaincue de mon existence, n'osèrent en douter, ou manifester leurs doutes; d'ailleurs, j'eus grand soin de méconnaître ceux de mon âge, ou trop jeunes pour que leurs traits n'eussent pas varié

comme les miens. Ma mère décida de donner une fête pour célébrer mon retour. Je la priai de différer jusqu'à ce que ses forces, qui avaient été altérées par l'excès de sa sensibilité, fussent totalement rétablies.

Tout allait au gré de mes désirs, lorsque, pour achever ma félicité, ma mère me dit que nous irions le lendemain à Dijon, retirer une somme considérable qu'elle avait placée à quatre pour cent, chez deux négocians riches, avec la réserve de retirer ses fonds quand elle le voudrait, les avertissant seulement huit jours d'avance. Ce sont, ajouta-t-elle, les épargnes que j'ai faites depuis la mort de ton père, et quelques rentrées qui t'appartiennent. Il y a 40,000 fr. chez M. Brunel, et 30,000 chez M. Dufranc; tu en feras ce que tu voudras, il est tems que tu jouisses après tes malheurs.

Je fis attention aux paroles de la bonne femme, je m'emparai bientôt de l'argent et je pris la poudre d'escampette.

Ayant été obligé de m'arrêter à Melun, il m'y arriva une aventure assez plaisante. J'y étais logé chez un bourgeois que j'avais connu à Paris, et qui me croyait la fleur des honnêtes gens. Il n'était pas en ville, et sa chère moitié, petite mère de

vingt-trois ans, me reçut à merveille. Tout scélérat que j'étais, je ne pensais point à violer les lois de l'hospitalité, lorsqu'étant rentré dans mon appartement et couché, rêvant à ma fortune actuelle, il survint un orage affreux, accompagné d'une grêle si forte, qu'en un instant toutes les vîtres furent en poussière. Madame l'Enfant, mon aimable hôtesse, épouvantée, éperdue, ne pouvant soutenir le feu des éclairs et le bruit du tonnerre, frappe à ma porte; j'ouvre.— Ah! monsieur, voici la fin du monde.—Je n'en crois rien, madame.— La maison tremble, elle va tomber, où me cacher?—Venez, madame, dans mes bras, et ne craignez rien, j'ai rapporté des pays éloignés un caillou dont la vertu chasse le tonnerre.—Est-il vrai?—Très certain; mais, prenez garde, ma chambre est remplie de verre cassé, vous allez vous blesser, ne marchez pas, asseyez-vous sur mon lit. Je l'enlevai, et la mis à côté de moi. Le tonnerre redoublait de force: à chaque coup la jeune poltronne se cachait la tête dans ma couverture. Je pris un morceau de marbre qui me servait pour contenir des papiers, et le plaçai sur mon sein, en lui disant de se mettre la tête le plus près

possible, et de se rassurer. Elle obéit. Le marbre se déplaça, la tête resta sur mon cœur; l'orage diminua : la magnétisme invincible et réciproque de deux corps de même nature et de forces différentes fut en ma faveur. Fatiguée d'une position gênée, et vaincue par mes petits soins et mes caresses, madame l'Enfant se conduisit en femme raisonnable. Pour achever la séduction, deux coups de tonnerre, qu'on croyait éloignés, la firent se précipiter sur moi : je profitai du moment, je calmai ses inquiétudes, et je fis de cette nuit, qu'elle comptait passer dans les angoisses de la peur, une nuit délicieuse.

Je ne fus pas plutôt à Paris, que mes lieutenans rassemblèrent mes brigades éparses, et nous recommençâmes la petite guerre. Aucun de mes gens, mon frère excepté, et les deux coopérateurs, ne furent informés de ce qui m'était arrivé en province; cependant ils se doutèrent, au ton de ma dépense, que j'avais fait quelque grand coup. Nous ne plaçons jamais nos fonds, de peur de ne pouvoir les reprendre aussi vite qu'il le faut quelquefois. J'avais beaucoup d'argent de mes droits antérieurs, de ma part de madame de*** et de la

vingt-trois ans, me reçut à merveille. Tout scélérat que j'étais, je ne pensais point à violer les lois de l'hospitalité, lorsqu'étant rentré dans mon appartement et couché, rêvant à ma fortune actuelle, il survint un orage affreux, accompagné d'une grêle si forte, qu'en un instant toutes les vîtres furent en poussiére. Madame l'Enfant, mon aimable hôtesse, épouvantée, éperdue, ne pouvant soutenir le feu des éclairs et le bruit du tonnerre, frappe à ma porte; j'ouvre. — Ah! monsieur, voici la fin du monde. — Je n'en crois rien, madame. — La maison tremble, elle va tomber, où me cacher? — Venez, madame, dans mes bras, et ne craignez rien, j'ai rapporté des pays éloignés un caillou dont la vertu chasse le tonnerre. — Est-il vrai? — Très certain; mais, prenez garde, ma chambre est remplie de verre cassé, vous allez vous blesser, ne marchez pas, asseyez-vous sur mon lit. Je l'enlevai, et la mis à côté de moi. Le tonnerre redoublait de force : à chaque coup la jeune poltronne se cachait la tête dans ma couverture. Je pris un morceau de marbre qui me servait pour contenir des papiers, et le plaçai sur mon sein, en lui disant de se mettre la tête le plus près

possible, et de se rassurer. Elle obéit. Le marbre se déplaça, la tête resta sur mon cœur; l'orage diminua : la magnétisme invincible et réciproque de deux corps de même nature et de forces différentes fut en ma faveur. Fatiguée d'une position gênée, et vaincue par mes petits soins et mes caresses, madame l'Enfant se conduisit en femme raisonnable. Pour achever la séduction, deux coups de tonnerre, qu'on croyait éloignés, la firent se précipiter sur moi : je profitai du moment, je calmai ses inquiétudes, et je fis de cette nuit, qu'elle comptait passer dans les angoisses de la peur, une nuit délicieuse.

Je ne fus pas plutôt à Paris, que mes lieutenans rassemblèrent mes brigades éparses, et nous recommençâmes la petite guerre. Aucun de mes gens, mon frère excepté, et les deux coopérateurs, ne furent informés de ce qui m'était arrivé en province; cependant ils se doutèrent, au ton de ma dépense, que j'avais fait quelque grand coup. Nous ne plaçons jamais nos fonds, de peur de ne pouvoir les reprendre aussi vite qu'il le faut quelquefois. J'avais beaucoup d'argent de mes droits antérieurs, de ma part de madame de*** et de la

bonne dupe Bourguignone. Je voulais garder le secret ; pour ne pas exciter une jalousie trop forte, ou le désir de me voler. J'avais des gens assez instruit pour y réussir.

Je sus qu'un Allemand, que je voyais tous les jours à l'hôtel de Gèvres, avait gagné une somme considérable. Je résolus de la voler lorsqu'il en sortirait. Je ne voulais pas qu'il pût me reconnaître, et je fus chercher l'Amoureux, Duchâtelet et Saint-Etienne, pour m'aider à la besogne. Je me déguisai en porteur de charbon ; mes camarades étaient en bourgeois. Les deux premiers devaient, lorsque mon homme sortirait, passer près de lui sans affectation, et lui saisir chacun un bras, tandis que le troisième lui mettrait un bâillon, et que moi, survenu par derrière, je le coifferais de mon sac. Nous fûmes plus heureux que nous ne l'espérions. Nous cherchions un instant de solitude et de tranquillité, quand notre homme pissa contre un mur, au coin de la rue d'Antin. Il fut pris au piége, dévalisé, et si bien empâté d'une composition de farine et de miel, dont nous lui emplîmes la bouche, qu'il n'aurait pu dire papa après avoir ôté le bâillon.

J'allais un soir chez ma maîtresse l'italienne Floretta, lorsque, passant près Saint-Eustache, j'entendis un homme arrêté par les miens, qui voulait capituler et ne pas tout perdre. J'approchai ; je reconnus mon père, qui méritait mauvaise aventure, ayant blessé un des attaquans avec son couteau. Je fis cesser le combat, et lui dis en mettant mon mouchoir sur ma bouche et changeant ma voix : Vous voyez qu'il faut avoir des amis partout. Je le renvoyai ; il en fut quitte pour la peur et un petit pourboire, car il faut toujours faire la curée, sans quoi la meute ne donnerait pas.

Un de mes émissaires m'apprit qu'un joaillier de la place Dauphine faisait une parure de diamans superbes pour une cour étrangère. Je fus indigné, comme doit l'être un bon patriote, que des pierres aussi belles sortissent du royaume. J'avais, de différens brocantages, une partie de diamans sur le papier, assez honnête. Je fus chez l'artiste, j'en fis monter quelques-uns, je lui en vendis d'autres, et je me montrai très coulant dans notre façon de traiter ; je gagnai sa confiance. Il cherchait un diamant jaune pour le milieu d'une fleur, qui pût

assortir un seul qu'il avait. Je lui dis que je le lui fournirais. J'en avais un très beau, il lui convint. Il l'examina plusieurs fois, et finit par me prier de le lui garder quelques jours. Je compris ce qu'il voulait dire. Quoi! seriez-vous peu en fonds? n'importe; il est à vous. — J'ai fait ce mois de gros paiemens et des avances considérables pour l'assortiment que vous connaissez; deux duchesses m'ont promis pour la fin de la semaine ce qu'elles me doivent, alors je prendrai l'effet. Je forçai mon lapidaire à recevoir, sa parole me suffisait, refusant même son écrit, parce que je prétendais au titre de son ami. Il fut comblé, sa femme était pénétrée de ma franchise. Je les priai de ne se point gêner, et je devins l'homme nécessaire.

M. Garigues et sa chère moitié allaient tous les samedis au soir à leur maison de campagne de Chaillot, et m'y menaient avec eux. Ils étaient provençaux, et avaient conservé l'habitude de faire la méridienne. J'avais affecté de les copier, et nous dormions, ou à peu près. Garrigues avait les plus précieux de ses diamans et de ses écrins dans un coffre de fer encastré dans le mur de son magasin. Il en portait tou-

jours la clé sur lui, attachée à un cordon qui passait dans une boutonnière de la poche de sa culotte. Le reste de ses bijoux était dans le comptoir. Les dimanches, un seul domestique était de garde, les autres se promenaient, et j'étais connu pour l'ami de la maison.

Je fis préparer un tabac soporifique. Un jour que nous n'étions que trois, et que nous avions parlé de la demande d'un ambassadeur qui voulait avoir une plaque de son ordre, composée de très gros brillans, demande que les domestiques avaient entendue, avant de nous jeter sur un lit de repos, je donnai au couple trop confiant quelques prises de mon tabac, qui fut trouvé admirable. On s'endormit. Quand je jugeai que mes gens étaient pris, je détachai la clé du coffret précieux. Je montai le cheval de madame, et je dis que j'allais faire une commission à Passy; mais je fus au galop à Paris.

La gardienne fut bien aise de me voir. Je lui fis quelques plaisanteries; je la plaignis de la retraite qu'elle subissait par un si beau jour, et lui donnai six francs pour la consoler, l'engageant à faire un goûter avec son favori; mais, pensant à mon objet, je lui dis que l'am-

bassadeur de Suède, pressé de jouir, était à Chaillot, et que Garigues, lui faisant compagnie, m'avait prié de venir prendre des diamans et la nouvelle parure pour lui montrer.

Marguerite me voyant sur le cheval de la maison, possesseur d'une clé que monsieur n'aurait peut-être pas confiée à sa femme, me dit : vous êtes bien le maître; et ne prit seulement pas garde à ce que je mis dans mes poches.

On devine aisément que je les chargeai autant que je pus. Je remontai à cheval, je fis un détour, je passai chez moi; et je dis à mon frère d'aller le soir près des carrières de Montrouge ou de Vaugirard, et d'y tuer ce cheval, qui devenait un témoin redoutable.

Je résolus de ne pas vendre en France un karat de cette partie, et d'attendre l'occasion de passer en Angleterre avec elle.

Si j'avais été sage, il fallait ne plus courir de hasards; et jouir, sous un ciel étranger, décomposant ma figure, sacrifiant mes cheveux ou un œil. J'avais une fortune considérable, telle que la voulait Scapin, commode à mettre dans une valise. Je pouvais, comme Bias, porter tout avec moi, je n'aurais pas

troqué ma philosophie contre la sienne; mais le repos et Cartouche étaient les deux extrêmes. Il fallait encore travailler, sauf à se résoudre à l'inaction, quand des circonstances impérieuses l'ordonneraient.

Nos magistrats, toujours ardens à ma poursuite, éveillés par de nouveaux bruits, mirent sur pied contre moi troupes de ligne et troupes légères : l'infanterie de la garde, la cavalerie du guet, les espions favoris du lieutenant de police, étaient à mes trousses. Après une expédition où nous fûmes certainement trahis, étant suivis et serrés, accablés par le nombre, sans espoir de résister longtems, je ne vis d'autre moyen que d'entrer, moi troisième, dans une maison de la rue de Cléry que je connaissais, et d'y soutenir un siège si j'y étais forcé, et d'y périr si je ne pouvais trouver d'issue. J'avais avec moi Duchâtelet et Ferrand, nous fûmes investis. Je voulus étonner par une résistance opiniâtre. Je parus à une fenêtre pour juger de la quantité de mes persécuteurs, on me tira des coups de fusil. Je montai au second, tandis qu'on ne regardait qu'au premier; mes hommes et moi paraissant à la fois, les deux

mains armées de pistolets doubles, nous tirâmes douze coups perpendiculaires, qui blessèrent de nos ennemis. Rien de si aisé que de forcer une maison bourgeoise ; je me décidai à monter par une cheminée, mes compagnons me suivirent. Nous passâmes dans des maisons contiguës par les gouttières, et d'honnêtes voisins, à qui je déclarai que nous étions déserteurs, nous prêtèrent des habits qui facilitèrent notre évasion.

Le premier asile qui m'avait servi de retraite fut bientôt au pouvoir de la garde. On chercha partout, on ne trouva rien que la certitude de ma fuite. La suie que nous avions fait tomber prouvait assez quel chemin nous avions pris.

Les différentes persécutions que j'essuyais, unies à l'inquiétude que me donnait mon trésor, que mes associés et mes maîtresses faisaient plus que soupçonner, me firent résoudre un voyage en Angleterre, sans passeport. Je pris le costume le plus simple, celui d'un marchand de peu d'importance. Je n'avais que le linge nécessaire dans un portemanteau de cuir ; mais ce saucisson valait en or et en diamans une somme très considérable. Mon frère fut

seul instruit de ce projet : je lui prescrivis de venir me joindre quand je l'appellerais. Je montai à cheval, et fus coucher à Chantilly.

J'arrivai à Calais, où je trouvai le paquebot prêt à mettre à la voile. Je m'y embarquai, ne perdant pas de vue l'objet de mes complaisances, et je me trouvai bientôt à Douvres. Je me sentis soulagé d'un poids accablant dès que je me vis au sein de la liberté. Je projetai de ne plus revoir la France, et d'abandonner ce que j'y laissais à mes maîtresses, et d'acheter un fonds qui m'aurait donné la qualité de citoyen ; mais les plus beaux projets sont enfans de l'imagination, et si on ne les réalise promptement, ils se perdent en vapeurs. Je me reposai quelques jours ; puis, ennuyé de cette léthargie, je fis seller, et partis pour Londres. Arrivé à Cantorbéry, je m'y promenais par désœuvrement, lorsque je vis un théâtre dressé sur la place. On me dit que c'était celui d'un opérateur qui avait du succès, et qui faisait précéder le débit de ses drogues par des parades assez plaisantes. J'entrai dans un café, attendre le moment de cette scène burlesque.

A peine le tambour eut-il rassemblé

les spectateurs, que je m'approchai, et j'entendis Scarmouche appeler signora Zangara : venez nous donner, dit-il, un essai de vos talens, et apprendre à ces messieurs quelle doit être leur bonne ou mauvaise fortune. A l'instant paraît une jolie bohémienne, et je reconnais celle avec qui j'avais bu près de Mantes, et qui était alors dans la troupe d'Avale-Charette. Je m'avançai, je lui donnai ma main. Elle y lut que j'étais aimé des femmes, que je serais très riche, et que je finirais ma carrière avec éclat; mais elle ne me reconnut pas au premier moment. Chaque curieux lui donnait une pièce de monnaie. Je lui dis tout bas : Gentille voyageuse, voilà un louis pour vous souvenir de l'écolier qui s'endormit comme un sot près de vous, il y a cinq ans; tout est oublié, puisque Avale-Charette est de mes amis. A ces mots elle me regarde tendrement, et me serrant la main à l'italienne, elle me dit : nous nous reverrons sans doute. Je le promis, elle me donna un rendez-vous, après la vente, sur la route qui mène à Harpledown. Je m'y trouvai. Elle me dit qu'elle avait été fâchée que je n'eusse pas accepté la proposition d'entrer dans la troupe bohémienne;

qu'elle avait été encore plus chagrine de ne pouvoir empêcher qu'on me volât tout ce que je portais, et finit par m'avouer qu'elle aurait été charmée de vivre avec moi. Je lui répondis que tout pouvait se réparer, que je la trouvais beaucoup mieux qu'alors, parce qu'elle avait près de vingt ans, période où la beauté est dans tout son éclat; que j'étais plus formé, et que tous deux valaient mieux pour les plaisirs. Elle en convint. Je lui demandai son nom. Finetta, répondit-elle. — Eh bien, gentille Finetta, si justement nommée, je suis seul, j'arrive en Angleterre. Quoique je paraisse sous un dehors peu opulent, je puis vous faire un sort agréable, et pour vous prouver que vous ne serez point trompée, je vous donnerai d'avance la valeur des premiers six mois du traitement, que vous réglerez vous-même. Seriez-vous fâchée de quitter Fantoccino? — Point du tout; je suis avec lui depuis cinq ans, je m'ennuyai dès le premier jour, mais j'étais engagée. — L'êtes-vous encore? — Non, je suis libre, je ne suis restée que par excès de complaisance, car, vanité à part, je suis l'ame de la troupe. Je vais régler mon compte, et demain je vous suivrai.

Je lui appris que j'allais à Londres ; je lui peignis la position assez pécunieuse d'Avale Charrette, qui avait beaucoup gagné depuis sa réunion avec moi. Je lui dis que si elle avait du goût pour le théâtre, je lui procurerais les moyens d'être reçue dans un grand spectacle, ou ceux de prendre la direction d'une troupe de province.

La petite et moi nous nous piquâmes d'exactitude ; elle vint me joindre avec son bagage. Elle ne me demanda que quatre guinées par mois, défrayée de tout. Je lui en donnai vingt-cinq pour le premier semestre.

J'avais une jolie compagne et ses malles à voiturer ; je louai une bonne chaise, je fis monter mon cheval par le valet qui devait la mener ; nous partîmes pour Londres. A quelques milles de Rochester, ne pensant qu'à ma brunette, à peu près dégoûté de voler, et prêtant aux autres la même insouciance, j'aperçus tout à coup un cavalier monté sur un excellent coureur, qui déboucha d'un bois très voisin, et fut à notre portière en une seconde. Monsieur, me dit-il en français, je suis un pauvre gentilhomme à qui il ne reste que cette carabine que je veux vendre ; voulez-

vous l'acheter ? Il m'en présentait le bout à un pied de la poitrine. En homme du métier, j'entendis ce que cela voulait dire. Ami, lui répondis-je, je n'ai pas besoin d'armes; peu de gens en ont plus que moi; mais acceptez ma bourse, en attendant que vous trouviez à vendre avec plus d'avantage. Je ne suis point gentilhomme, mais Cartouche ne sera jamais vaincu, sur un grand chemin, en générosité. A mon nom, plus connu en Angleterre que je ne le croyais, mon homme, qui tenait ma *filoche*, me la rendit. Camarade, dit-il, si ce nom ne vous blesse pas, car je connais votre supériorité; si Cartouche est célèbre sur le continent, Mackinston a quelque gloire dans cette île; faisons amitié. Loin de prendre votre or, le mien serait à vous si vous en aviez besoin.

Nous convînmes que Mackinston irait en avant ordonner un souper à la meilleure taverne, et que nous nous embrasserions le verre à la main. Il me dit, avant de me quitter : Il se pourrait, quoique nous soyons assez près de la ville, que vous fussiez visité par quelqu'un des miens; répondez : *J'ai salué le roi de la forêt*; alors leurs services seront à vos ordres, au lieu d'exiger.

J'avoue que je fus flatté des deux essais que j'avais faits de la puissance de mon nom, qui avait une force magique. La petite Finetta n'était point à son aise, elle avait à ses pieds mon porte-manteau, dont elle ignorait la valeur. Elle était accoutumée à voir voler, et non pas à être volée elle-même.

Dès que ma voiture entra dans la cour de l'auberge, Mackinston vint à moi les bras ouverts, et m'embrassa avec une cordialité rare entre gens du même art. Tout ce que l'abondance avait pu réunir promptement nous fut servi : poisson excellent, gibier parfait, vins exquis. Notre hôte paraissait esclave des volontés de mon confrère. Quand nous eûmes attaqué le premier service, nous raisonnâmes de nos exploits. Je fus bien honteux de voir qu'il savait tout ce que j'avais fait de plus heureux à Paris, et d'ignorer jusqu'à son existence. Cet homme entretenait chez nous des espions pour l'avertir du départ de nos seigneurs, de nos gens riches, et des étrangers qui allaient en Angleterre; en sorte qu'à jour et heure marqués, ils étaient volés dans le lieu le plus favorable à la chose. Je lui offris de lier ses émissaires en France avec

mes gens; il me remercia. Je lui demandai des instructions sur Londres. A cela il me dit : Il vous en faut de deux espèces ; voulez-vous y travailler, ou ne désirez vous que d'y jouer un rôle quelconque ? Je répondis qu'il savait que je n'étais pas dans le besoin, et que si par hasard j'y eusse été, j'aurais recours à la générosité d'un camarade tel que lui; et ne me serais pas permis de rien faire contre ses intérêts. J'ajoutai que j'avais de quoi suffire à ma dépense, et que, voulant commercer des effets précieux, je m'adressais à lui pour m'en procurer le débouché.

Finetta ne s'amusait pas de nos dialogues. Au dessert, Mackinston s'apercevant de son ennui, lui dit : Aimable compagne d'un chef fameux, permettez-moi de vous présenter mon amie, qui sera flattée de devenir la vôtre, et de vous distraire à Londres. A l'instant il ouvrit une porte, et nous amena une charmante Irlandaise, avec qui Finetta fut bientôt liée. Mackinston me dit en nous retirant : Ami, demain nous couchons à Londres, chez moi, puis je vous loge où vous le voudrez, car je ne veux gêner personne. Mon laquais vous conduira. Je ne vous joindrai que deux

heures après votre arrivée ; j'ai affaire à Deptfort.

Me voilà donc dans cette cité fameuse qui rivalise Paris, au point que l'homme impartial doute à qui donner la préférence. Ces deux villes ont des beautés si opposées, qu'on peut les regarder comme uniques, chacune dans leur genre. La maison de mon nouvel ami était peu vaste, mais charmante. Mistris Betzy, sa maîtresse, nous en fit les honneurs. Quand le maître fut de retour, nous parlâmes d'affaires. Il me demanda en quoi il pouvait m'être utile; je lui répondis que j'avais une partie de diamans dont je voulais me défaire. Je lui en montrai à peu près la moitié, il en fut ébloui. Ah ! messieurs les Français, vous êtes nos maîtres, s'écria-t-il : nous enlevons quelques bourses de cinquante, et de cent guinées, mais vous avez les trésors de Potose et de Golconde. Je vous ferai connaître le joaillier de la cour, qui vous donnera un prix avantageux. Il me mena chez lui et m'annonça comme un marchand de diamans. A ce titre, je fus reçu avec distinction. J'ouvre mes papiers, je montre des chatons très égaux, des karats assortis, des pierres de couleur

superbes, de gros brillans pour solitaires, et d'autres très forts pour des milieux. L'acquéreur compte le nombre dont il a besoin ; nous pesons, nous transigeons sur les morceaux importans, et je lui vends en une heure pour 2,500 livres sterl. (60,000 fr. environ), qu'il me paie en billets de banque. Je lui dis en sortant, comme par distraction, que s'il avait besoin de quelque chose de mieux, je le lui fournirais. Mackinston n'y tenait plus : *Goddem!* me dit-il tout bas, vous avez donc des poules qui vous en pondent. Je souris et lui dit qu'il ne tenait qu'à lui d'aller à la source ; que je lui céderais volontiers Paris, voulant me retirer. Il me remercia.

Nous vînmes faire un dîner gaillard avec nos deux petites coquines. Ce fut alors que mon confrère me dit que si je voulais m'amuser à faire quelqu'expérience à Londres, j'en étais bien le maître ; que ce serait ne lui faire aucun tort, qu'il n'y travaillait jamais, qu'il s'en tenait à son titre de roi de la forêt. Je répondis que je ne connaissais pas assez la ville, pour oser rien risquer ; qu'il faut, avant de réussir, savoir la langue, ou au moins la topographie

exacte des cantons où on veut s'établir ; que je m'étais déjà fait assez d'affaires à Paris, sans vouloir m'exposer devant des tribunaux, fort mauvais plaisans ; que j'avais besoin de repos, et que je voulais m'en procurer. Hélas ! Cartouche fit toujours des plans admirables, et se laissa toujours entraîner.

Nous faisions souvent des parties carrées. Je me trouvai bientôt seul avec les deux femmes. Mackinston sut qu'il y avait un coup à faire près de Tunbridge; il s'y porta, suivi de trois des siens. Il monta pour cette expédition un cheval de race, dont il me montra la généalogie, animal d'une vitesse si surprenante, qu'il avait déjà prouvé plusieurs fois l'*alibi* par son secours, étant comme impossible qu'il fût à la même heure dans tel lieu où un vol important s'était fait, et dans telle ville, à peu près dans le même tems.

Malgré l'attachement que Finetta me montrait, je ne soupçonnais pas moins que son amour n'était qu'une indifférence déguisée sous un masque italien. J'avais autant de désir qu'elle de voler à de nouveaux plaisirs. Je ne me suis jamais piqué de constance. Pour ne lui pas faire un chagrin trop sensible, je

lui dis un soir, après avoir fait des folies : Ecoute, petite, est-ce que nous sommes mariés à ne s'en pas dédire ? — Je ne vous entends pas. — Je m'explique en peu de mots. Je suis persuadé que tu vas trouver ici des hommes qui feront impression sur tes sens ; ils sont superbes dans cette ville ; tu te combattras, tu auras de l'humeur, j'en souffrirai. Faisons mieux ; rien de tout cela ; liberté entière de part et d'autre ; si un amant t'amuse, une autre maîtresse m'égayera. Nous n'en serons pas moins amis ; quand la fantaisie nous réunira, nous en profiterons ; si elle nous sépare, nous attendrons la fin du caprice. Mon plan te convient-il ? Pour réponse elle me sauta au cou, et me dit : voilà un homme ! vivent les Français ! Depuis Turin jusqu'à Naples, on ne trouverait pas un Italien assez aimable pour ne vouloir que le bonheur d'une femme et ses plaisirs. Alors, partant comme un éclair, elle fut annoncer à Betzy la pleine puissance que je lui avais donnée. Notre gentille Irlandaise en fut enchantée. Elle espérait que Mackinston imiterait mon exemple. Elle espérait que je lui donnerais quelques instans ; elle avait raison.

Nous fûmes nous amuser au théâtre

de Drury-Lane. Le soir à souper la conversation fut toute à mon avantage; les deux amies ne cessaient de chanter mes louanges : je les remerciai de trouver excellent ce que j'avais proposé; puis j'ajoutai : Mesdames, nous sommes les maîtres ici, qui peut nous empêcher de tenter un effet satisfaisant? si mistriss Betzy veut m'accorder des faveurs, mon aimable Finetta ne s'y opposera pas; mais je ne puis être heureux si elle ne l'est aussi : j'ai vu souvent à la fenêtre de la maison qui est vis-à-vis de celle-ci un beau jeune homme de qui les yeux ont dit beaucoup aux miens; je suis assuré qu'ils en ont dit davantage au cœur de ma Finetta; je l'ai entendu parler français; je parie qu'il est à sa fenêtre, car il y loge : trouvons moyen de le mettre dans notre société; je le ferai approuver à Mackinston. Finetta sourit, Betzy rougit, et nous nous levâmes. Etant passés dans le salon, je dis à Finetta de chanter un des airs que nous avions entendu à l'Opéra. Elle ne demanda pas mieux, et choisit un duo. Le jeune homme fit la seconde partie. L'ariette finie, je lui dis : Monsieur, vous avez une voix très agréable : vous avez certainement voyagé en France, et

vous savez que quand les talens sont aussi voisins, ils s'y rapprochent. Le chevalier Stafford ne se fit pas prier; il demanda permission de venir passer la soirée. Nous trouvâmes un aimable garçon, qui avait fait son cours de ruelles à Paris. Nous lui donnâmes, Betzy et moi, tout le tems de s'arranger avec Finetta. Nous avions soupé ensemble; il était plus de minuit, lorsque je voulus disparaître avec ma nouvelle conquête; mais elle ne voulut pas y consentir que son amie ne fût engagée. Comment faire? c'était une connaissance si neuve! Il fallait que j'attendisse. J'enrageais; je n'aime pas les longueurs ni les difficultés; je me chargeai de tout aplanir. J'entrai, et je vis le chevalier baisant la main de la petite. Appuyez, lui dis-je, ne vous dérangez pas. Ecoutez, mon voisin, vous me paraissez avoir trop vu pour être un homme à préjugés, la meilleure philosophie est celle qui nous rend promptement heureux, surtout quand elle ne nuit à personne. Ici, point de mystère; cette jolie enfant, et je montrais Betzy, veut bien tout à l'heure couronner mon amour, mais elle ne veut pas s'amuser seule. Cette gentille personne de qui

vous tenez la main, qu'elle laisse dans la vôtre de si bon cœur, est sa maîtresse absolue; elle a du goût pour vous; faisons le quadrille, et gardons le secret. Retournez chez vous, prenez votre épée, défendez à vos gens de vous suivre. Ils vous croiront une affaire d'honneur. Ils ne se tromperont pas en tout, demain vous serez peut-être mort. Si vous résistez aux coups de votre ennemie, elle prendra des arrangemens pour sa revanche.

Les femmes pensèrent m'étouffer de caresses; le chevalier me prodigua ses remercîmens. Il fut chez lui, en sortit, fit un tour en ville, et vint en manteau, sans qu'on s'en aperçut. Aussitôt qu'il fut entré; je fus faire noce avec ma friande Irlandaise.

Soit que le changement excite l'appétit, ce qui est une vérité, soit que l'amateur veuille connaître les caractères des diverses nations, ma petite hibernoise fut charmante, et m'avoua que dès le premier jour elle avait eu pour moi un caprice. Je fis ce que je pus pour mériter ce compliment, et ce que peut un homme de ma force doit être mis en ligne de compte. Le chevalier ne fut pas moins satisfait de sa conquête, et pour

prolonger nos amusemens, Mackinston qui faisait une moisson de guinées pendant que nous mangions les miennes, nous laissa quinze jours sans paraître.

J'étais allé un dimanche avec Betzy voir l'église Saint-Paul, qui mérite la curiosité des connaisseurs en architecture et des filous de distinction. La petite avait à côté d'elle une dame qui portait au doigt un beau solitaire. Elle me le fit remarquer. — Ah ! si j'avais une bague de cette beauté, je serais bien heureuse ! — Connaissez-vous cette dame? lui dis-je. — Non, mais je la vois tous les dimanches ici. — Eh bien ! dimanche prochain vous aurez sa bague. Je courus au logis prendre un élève de Mackinston, et l'amenai, pour lui faire connaître l'Anglaise à la bague. Lorsqu'il eut sa physionomie imprimée dans sa mémoire, je lui dis : c'est assez. Il se retira. Le jour arrivé où je voulais faire le coup, ayant jugé de la faiblesse des nerfs de la dame par de légers mouvemens vaporeux, je donnai à mon second une bouteille de l'ambre le plus fort. Je le fis placer entre lady et moi ; il m'en offrit ; je le repoussai, comme détestant cette odeur. La bouteille tomba et se brisa aux pieds de la sen-

sible dévote ; les esprits volatils de cette quantité d'essence ambrée eurent à peine fait sentir leur activité, que la dame perdit connaissance. Je fis l'officieux, je traitai mal l'étourdi qui causait cet accident. Des sels par trop forts, de l'eau de Luce adoucie, faisaient peu d'effet ; je voulais laver les mains avec un autre flacon. J'ôtai, devant tout le monde, pour ne pas les gâter, trois bagues à la dame, et les mis dans ma poche. Enfin, à force de soins, la belle ouvrit les yeux, je lui fis mes excuses. Elle me prodigua des remercimens, que ceux qui l'entouraient disaient être mérités ; je lui demandai permission de replacer ses bagues : je le fis avec adresse : deux de couleur étaient les mêmes, le diamant blanc était un factice assez beau que j'avais substitué au véritable, et que j'avais apporté, ayant bien reconnu la forme de celui que je voulais garder ; car je ne voyageais point sans un écrin de pierres de composition, très belles, et de toutes tailles. Elle ne s'aperçut point de l'échange. J'en fus quitte pour ne pas retourner à Saint-Paul, et pour ne plus remettre l'habit que j'avais mis ce jour-là. Pour parer à tous les accidens, et

faire jouir sans risques ma chère Betzy, je déchatonnai le diamant nouvellement conquis, j'en fondis l'œuvre, et pris dans mes papiers une pierre du même poids, mais d'une forme plus allongée ; je la fis monter, et ma petite se trouva noblement payée de ses complaisances nocturnes.

Ce fut alors que Mackinston arriva, et qu'il blâma mon cadeau, comme trop important. Il prétendait qu'un ami devait jouir de sa maison, sans payer aussi cher un séjour passager. Quand il eut bien déclamé contre ma prodigalité, nous lui contâmes l'aventure, il en rit de tout son cœur.

Mon frère m'écrivait sans cesse que j'avais promis de l'appeler. Je différais de le tirer de Paris, où il m'était si nécessaire pour ma correspondance; d'ailleurs je me sentais affecté de ce malaise inconnu qu'on nomme maladie du pays. Je voulais revoir la France, qui se trouvait très bien de mon éloignement. Je dis à mes amis que des affaires indispensables me forçaient de m'en séparer. Je laissai Finetta heureuse. Je trouvai le moyen de faire de tendres adieux à Betzy. Je quittai Clive-Hart, dont je n'ai point parlé, désespéré de perdre

une infatigable actrice. J'embrassai Mackinston, qui me promit de me joindre l'hiver suivant, et je me rendis à Douvres, d'où je découvris ma terre natale.

A peine fus-je descendu chez moi, que tous mes chefs s'empressèrent de me rendre leurs devoirs, et un compte, en forme de journal, de ce qui s'était fait pendant mon absence : je voulus voir l'espèce d'hommes qui formaient le corps. Le contrôle m'en annonçait près de deux cents effectifs dans la capitale, et cent dans les environs. J'ordonnai une revue générale, et pour mon Champ-de-Mars je choisis une plâtrière de Montmartre, où le lendemain, à nuit tombante, tous devaient s'assembler.

Je fus content des nouvelles recrues, et je me mis à la tête d'intrépides, avec lesquels j'aurais fait des exploits surprenans, si j'avais eu de plus heureuses occasions. Tamerlan n'aurait pas été plus que moi à Paris ; j'aurais subjugué la Perse, l'Inde entière, si la fortune eût mis en mes mains l'épée des conquérans.

Tout étant inspecté, je commandai de reprendre les travaux. Ma présence ayant porté une activité rapide dans les opérations, le bruit de mon retour fut

regardé par les magistrats comme une certitude, et tout redoubla de zèle pour ma recherche.

Personne ne savait mieux que moi unir le travail le plus répété aux plaisirs les plus variés : je savais qu'un homme de mon état ne file jamais des jours prolongés ; je voulais donc vivre beaucoup en peu d'années. Mes maîtresses mirent tout en œuvre pour me déterminer à une préférence. Nouveau sultan, mon petit sérail m'accablait de ses jalousies, si peu faites pour un brigand français. Toujours occupé d'affaires, je n'avais pu encore me livrer à la volupté. Mes quatre pensionnaires m'entouraient et attendaient le mouchoir : jeunes enfans, leur dis-je, vous êtes toutes égales en agrémens, et mon cœur ne veut prononcer aucune distinction. Ce soir je soupe avec vous, que le festin soit bon.

Elles prirent le meilleur parti, celui de rire ; et, me connaissant, elles se résignèrent de très bonne grâce, et furent récompensées de leur adhésion. Clive-Hart avait doublé mon courage loin de l'abattre : je fis des choses si rares, que le lecteur aurait peine à les croire, tout persuadé qu'il doit être

que Cartouche est loin de jouer la fatuité d'un petit-maître.

Je revenais un soir de l'Opéra ; lorsqu'un maudit espion, déguisé en prêtre, s'attacha à ma suite. Accoutumé à porter l'œil partout, je découvris la manœuvre des *mouches* qui volaient sur mes traces : l'essaim grosissant, je me sauvai chez Gérardine. Vingt témoins m'avaient vu entrer. Il n'y avait pas moyen de fuir par les derrières, la maison n'avait point d'issue. Comme elle ne logeait pas seule, la porte fut forcée, et son appartement bientôt inondé de satellites. J'entendais crier, il est ici..... il est là..... Mes inquisiteurs cherchaient par tout, excepté où j'étais. Il y avait un enfoncement dans la cheminée, qui n'était autre chose qu'un ancien tuyau qu'on avait supprimé : je m'y étais arrangé de façon à n'être pas découvert. Les happechairs ne me trouvant pas, coururent aux étages supérieurs, me soupçonnant sur les toits, et quittèrent le premier. Alors Gérardine me dit : Louis, vite, vite, sauve-toi ! elle me présente une redingote, je l'endosse et je descends avec calme, comme un habitant de la maison. Plusieurs archers gardaient la porte. Deux

me demandèrent, en me faisant passage : Cartouche est-il pris, Monsieur? Non, pas encore, leur répondis-je, et je me sauvai dans les Quinze-Vingts en leur tirant deux coups de pistolet. Cette aventure est une de celles qui m'amusèrent le plus, et qui fit huer de tout Paris les gardes imbéciles.

Je ne pouvais respirer un jour, et je regrettais mon imprudence d'avoir quitté l'Angleterre, où j'aurais vécu heureux si j'avais su l'être, lorsque toute la *pousse* de Paris résolut de m'avoir, ou de perdre sa réputation. Les hommes, fatigués de leurs recherches, avaient mis des femmes à leur place, et j'étais *mouché* par dix drôlesses inconnues. J'en démasquai quelques-unes. Je n'en restai pas moins inquiet, sachant que de tous les êtres la femme est celui qui a le plus d'astuce. Une de ces coquines étudia si bien mes mouvemens, qu'elle me sut dans un cabaret de la *Nouvelle-France* avec un ami. Je portais un habit bleu à boutonnières d'or et un chapeau bordé de même. Mon costume, bien signalé, j'étais aisé à prendre comme une prise de tabac; nous étions à notre seconde bouteille, lorsque mettant la tête à la fenêtre pour voir si

rien ne remuait, j'aperçus des gueux en manteaux de différentes couleurs, et des canons de fusil qui dépassaient dessous: je reconnus la surprise. Vîte, ami, dis-je au mien, sauve-moi la vie. Reste ferme ici, donne-moi ton habit et prends le mien. Celui avec qui je buvais était chef d'une de mes brigades qui travaillait à Lyon. Le troc fut fait en une minute: je descendis avant que toute la troupe fût rassemblée, et je traversai la cuisine, déjà remplie de dix ou douze: j'en trouvai trente dans la rue. Le commandant m'ayant aperçu sortir, me pria de lui dire si je n'avais pas vu un monsieur avec un habit bleu, etc.; je lui répondis oui, il est au numéro quatre qui se rafraîchit. Il me remercia et me crut des siens; mais c'était partie remise.

Mes petites femmes connaissaient les dangers auxquels j'étais exposé tous les jours. Elles me pressaient, étant assez riche, de penser à ma conservation: je savais comme elles que la plus légère précaution négligée, ou un caprice de la fortune, pouvait me livrer à mes ennemis; je formai très décidément le plan de me retirer, et de finir mes jours dans l'étranger: j'avais dessein de partir sans trompettes, et de laisser ma com-

pagnie à qui la voudrait ; mais je crus qu'il importait à ma sureté de lui donner un chef. Si j'abandonne ces gens à eux-mêmes, me disais-je, ils seront pris en détail, faute de conduite ; ou ceux qui me sont attachés me chercheront avec tant de soins qu'ils me trouveront ; et dans quel royaume Cartouche sera-t-il accueilli ? Annoncer que je voulais quitter n'était pas faisable, ils m'auraient répondu : Vous nous avez employés pour élever l'édifice de votre fortune ; nous l'avons cimenté de notre sang, vous devez mourir avec nous ; je pris un parti mitoyen : je nommai un coadjuteur, à qui j'attribuai en ma présence ou mon absence le même pouvoir qu'à moi-même, exigeant des brigades le serment d'obéissance. Mon choix fut pour Saint-Etienne ; c'était l'homme le plus intelligent de nos camarades. Après son installation, je travaillai à placer mes quatre petites amies, à qui j'assurai un sort, ne voulant me lier à rien, et me porter où mon désir m'appellerait.

Je médite, cher lecteur, une retraite philosophique. Heureux si je puis, échappé à tant de naufrages, trouver au port une tranquillité bien rare pour mes pareils !



CONCLUSION.

Cartouche croyait vivre tranquille, Duchâtelet, devenu son ennemi, le dénonça, le fit prendre et charger de fers. Cartouche compta sur trois cents hommes, ils l'abandonnèrent au moment de la roue. Déterminé par son confesseur, il révéla ses complices, et fut confronté avec la plupart. A mesure qu'ils arrivaient, on les lui présentait, il les reconnaissait, les accablait de reproches, et ils étaient entraînés en attendant leur punition. Il souffrit la mort la plus terrible, et prouva le malheureux abus qu'il avait fait de ses facultés. Telle est la fin de celui qui nous a tracé lui-même le tableau de ses aventures. Son projet de vivre sage était une illusion : il aurait recommencé.

Duchâtelet comptait se retirer après l'exécution de Cartouche; il fut renfermé à Bicêtre dans un cul de basse-fosse très profond.

Imprimerie de Lottin de St-Germain, rue de Nazareth, n. 1.



